



L'absoluité de la sensation : pour une critique jamesienne de la notion de « structure » chez Kurt Koffka et Maurice Merleau-Ponty

Par ÉRIC TRÉMAULT
Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Résumé Je m'oppose ici à la théorie « structurale » de la sensation développée par Kurt Koffka dans les années 1920, et reprise notamment par Merleau-Ponty, qui en fait le centre théorique des analyses de la psychologie de la forme. Je commence donc par examiner cette théorie et les faits sur lesquels elle repose, en montrant notamment, à l'aide de la méréologie husserlienne, qu'ils ne peuvent paraître corroborer une théorie structurale de la sensation que si l'on confond « abstraire » et « séparer réellement » une qualité de son contexte. Il s'agit par là plus largement de montrer l'impossibilité, en fait comme en droit, de toute philosophie de la perception qui chercherait à réduire les sensations ou « *qualia* » à des prédicats relationnels. Je convoque alors William James à l'appui de ces conclusions, en rappelant qu'il avait déjà montré contre les théories néo-hégéliennes de son époque l'illégitimité de leur prétention à se réclamer de faits psychologiques similaires, et qu'il avait soutenu contre eux une théorie de la connaissance par accointance et de l'absoluité ontologique des qualités sensorielles que je cherche à reprendre à mon compte.

Je chercherai ici à m'opposer à toute forme de conception de la sensation que j'appellerai par commodité « conception structurale de la sensation », entendant par là toute théorie qui soutient qu'on ne peut pas déterminer *relationnellement* un contenu de sensation sans le modifier

*intrinsèquement*¹. En termes techniques, il n'y aurait *en droit*, d'après ces théories de la sensation, pas de « connaissance par accointance » sans « connaissance *sur* » le sensible : toute prétendue connaissance par accointance serait déjà prisonnière sans s'en rendre compte d'une manière subjective d'appréhender le sensible et de le déterminer *lui-même, dans sa matérialité sensible même*, de manière relationnelle. Ainsi, une « théorie structurale de la sensation » affirme avant tout le primat des structures perceptives sur les qualités sensibles que l'on a coutume d'appeler des « sensations ». On ne pourrait donc pas *voir* quoique ce soit sans le modifier *lui-même* par la visée de ce que nous cherchons à y voir. Si cela était vrai, nous serions évidemment conduits à un relativisme extrêmement radical, car il est clair qu'il nous serait probablement impossible *en fait* de dépouiller complètement notre connaissance par accointance de toute connaissance relationnelle, de sorte que, si chaque prédicat relationnel devait nécessairement modifier intrinsèquement le contenu de sensation auquel il s'applique, alors nous serions bien en peine de savoir *ce qu'est* pour lui-même ce contenu, indépendamment de ce qu'il est *pour nous*. De fait, la philosophie « structurale » que je chercherai ici à dénoncer prend largement sa source dans la philosophie néo-hégélienne élaborée par Bradley et par Green en particulier à la fin du XIX^e siècle². Or, la conclusion d'une telle philosophie est toujours, pour le dire rapidement, qu'il n'y a de Vérité que dans l'Absolu lui-même, comme point de vue total englobant tous les points de vue partiels, qui, quant à eux, sont toujours irrémédiablement illusoires. Je ne chercherai toutefois pas ici à discuter de notre capacité à connaître le réel lui-même, au sens du réel en soi qui probablement nous entoure et nous constitue, mais

¹ Cet article a déjà fait l'objet d'une présentation abrégée lors du workshop « Sensations et contenus phénoménaux », organisé par Arnaud Dewalque, Unité de recherche « Phénoménologies », à l'Université de Liège, les 22 et 23 janvier 2013.

² C'est plus exactement la philosophie de Green qui met en forme de manière claire le point de vue des « théories structurales de la sensation ». Le point de vue de Bradley est plus complexe (comme l'a très bien montré notamment Peter Hylton dans *Russell, Idealism and the Emergence of Analytic Philosophy*, Oxford University Press, USA, 1993) dans la mesure où Bradley cherche en fait à démontrer l'irréalité de *toutes* les formes de relations. Ainsi, Bradley nous intéressera à un double titre, dans la mesure où il cherche d'abord à réduire toutes les relations aux seules relations internes (ce qui a fait l'objet de nombreuses critiques, auxquelles nous nous associons, de la part de Russell et de James notamment) ; mais dans la mesure également, et surtout, où il a cherché ensuite à montrer l'irréalité de ces relations internes elles-mêmes : de ce point de vue, nous aurons l'occasion de reprendre ses arguments à notre compte.

seulement de notre capacité à connaître ce qui me semble être une partie de ce réel en soi, à savoir précisément *le sensible* lui-même. Autrement dit, il s'agit pour moi de défendre simplement l'idée que nous pouvons avoir une connaissance immédiate ou directe *adéquate* de ce sensible, sans entrer non plus dans le détail des difficultés qui peuvent apparaître lorsqu'on se demande comment le *décrire* adéquatement. Néanmoins, cette défense de la connaissance par accointance sera également pour moi l'occasion de soutenir l'idée qu'il y a bien d'emblée du sens (relationnel) dans la sensation, sans que ce sens soit pour autant intentionnel, et sans qu'on puisse non plus réduire à lui les qualités sensibles qui se présentent. Prétendre connaître cet être en soi du sensible présuppose toutefois précisément que nous soyons au clair sur ce que peut être notre rapport à ce sensible, avant même toute entreprise de description, c'est-à-dire que je dois d'abord montrer que toute observation du sensible n'est pas nécessairement une trahison à son égard, ou qu'elle n'en entraîne pas nécessairement une modification interne.

Or, ce qui complique singulièrement la situation intellectuelle que je voudrais tenter ici de démêler, c'est que *les faits*, dans un très grand nombre de cas, si ce n'est dans tous les cas, semblent venir au secours de ce qui apparaîtra pourtant comme une impossibilité logique : les faits semblent d'abord donner raison à la théorie structurale de la sensation. À tel point que la notion de « structure » qui s'est finalement imposée au cours du XX^e siècle semble avoir été élaborée, au sein de la psychologie de la forme, en partant uniquement des faits, et dans un simple effort pour les systématiser, qui conduisit précisément Kurt Koffka à soutenir une version particulièrement sophistiquée, élégante et concrète de la théorie structurale des sensations que je voudrais ici dénoncer. C'est donc cette théorie structurale de Koffka que j'examinerai ici exclusivement, quoique dans une intention plus générale. En effet, il n'est pas exagéré de dire, me semble-t-il, que c'est dans *The Growth of the Mind* de Kurt Koffka, ou plus exactement dans la première édition allemande de cet ouvrage, *Die Grundlagen der psychischen Entwicklung* (1921), qu'apparaît la notion de « structure » elle-même, au sens qu'elle va ensuite conserver au cours du XX^e siècle. Ce qui en témoigne notamment, c'est que, à l'époque où Koffka écrit, l'usage dominant de la notion de « structure » dans la littérature psychologique et philosophique est en réalité celui qu'en faisait alors Titchener, usage qui est très éloigné de celui qui nous est familier aujourd'hui. Ainsi, alors que c'est bien « *Struktur* » que Koffka employait dans *Die Grundlagen der psychischen Entwicklung*, de sorte qu'il le traduisait spontanément par « *structure* » dans « Perception : An introduction to the Gestalt-theorie » (l'article de 1922 par lequel il introduisit pour la première fois en langue anglaise la psychologie de la forme aux

États-Unis), Koffka lui préféra toutefois à regret « *configuration* » dans *The Growth of the Mind* (qui paraît en 1924 en anglais), pour éviter précisément qu'on confonde sa notion avec celle de Titchener¹. Maintenant que la controverse de la « psychologie structurale » de Titchener avec le « fonctionnalisme » est moins prégnante dans le langage psychologique et philosophique, de sorte que c'est plutôt l'usage fait par Titchener de la notion de structure qui prêterait aujourd'hui à confusion, nous pouvons reprendre la traduction initialement préférée par Koffka, et ainsi traduire simplement *Struktur* par « structure ». Merleau-Ponty notamment n'a jamais cessé de référer le développement très riche de la notion de « structure » au XX^e siècle à ce qu'il percevait être son point d'origine dans les thèses de Koffka². On peut sans doute lui donner raison sur ce point, même s'il n'entre absolument dans mon ambition ici de retracer l'histoire de ce concept et des nombreuses variations qu'il a pu connaître au cours de ce cheminement. Je veux seulement insister sur cela que ce sont les faits psychologiques systématisés par la psychologie de la forme qui ont amené Koffka à soutenir une théorie structurale des sensations, à l'aide précisément de cette notion de « structure » qu'il introduisit à cette fin, alors qu'il n'a jamais affiché, pour autant que je sache, une quelconque sympathie à l'égard des théories néo-

¹ Koffka, *The Growth of the mind, An introduction to Child-Psychology*, traduit en anglais par Morris Robert Ogden, Harcourt, Brace & Co., New York, 1927 (2^e édition, 2^e impression), réédité par Kessinger Publishing, « Kessinger Legacy Reprints », 2007, p. xvi : « La traduction du livre, pour laquelle je suis grandement redevable à mon ami le Professeur R. M. Ogden de l'Université de Cornell, a été une tâche difficile en raison de la nouvelle terminologie employée, pour laquelle des équivalents anglais ont dû être forgés. La difficulté fut accrue par le fait que l'un des principaux termes (*chief terms*) employés, à savoir, *Struktur*, ne pouvait pas être conservé comme “structure”, puisque, sous l'effet de la controverse entre le *structuralisme* et le *fonctionnalisme*, ce terme a un sens très précis et totalement différent dans la psychologie anglaise et américaine. En l'absence d'un meilleur terme, nous avons choisi de suivre une suggestion initialement faite par le Professeur E.B. Titchener, et avons traduit *Struktur* par “configuration”, bien que je ne puisse pas dire que cela m'ait complètement satisfait ». Voir Köhler, « An aspect of Gestalt psychology », *The selected papers of Wolfgang Köhler*, éd. Mary Henle, Liveright Publishing Corporation, New York, 1971, p. 51, note 7: « Le mot configuration semble se référer à des éléments placés ensemble d'une certaine manière, et c'est là une idée fonctionnelle que nous devons éviter avec soin » (en l'occurrence, il s'agit de savoir si le mot « configuration » peut traduire « Gestalt », et non « Struktur »).

² Voir en particulier à ce sujet « Le métaphysique dans l'homme », *Sens et non-sens*, Gallimard, NRF, Paris, 1996, p. 102 suiv. ; et « De Mauss à Claude Lévi-Strauss », *Signes*, Gallimard, NRF, Paris, 1960, p. 142 suiv.

hégéliennes de la perception, ni même une quelconque connaissance précise de ces théories, mais plutôt un dédain général, qu'il partageait avec ses collègues berlinois, à l'encontre de ce qu'ils appelaient les théories « romantiques » de la nature¹. Encore ce dédain lui-même n'a-t-il été affiché qu'en réponse aux commentateurs de la psychologie de la forme, qui, précisément, voyaient en elle une nouvelle forme de néo-hégélianisme : il n'y a donc aucune raison de penser qu'il ait été feint, et davantage de raisons de penser au contraire que les psychologues de la forme en question ont découvert l'existence de ce lien possible à la lecture même de ces commentateurs. On peut également penser que c'est précisément l'une des raisons pour lesquelles Koffka, quoiqu'il ne s'en soit jamais expliqué clairement à ma connaissance, a été amené, de manière implicite, à revenir peu à peu sur ses déclarations structurales initiales, pour finalement les abandonner presque totalement dans son grand œuvre relativement tardif, les *Principles of Gestalt Psychology* (1935). C'est probablement l'une des raisons également pour lesquelles cet aspect « néo-hégélien » de la psychologie de la forme est assez généralement méconnu, ou passé sous silence, aujourd'hui. Je n'y ai même à vrai dire trouvé aucune référence claire dans la littérature récente sur la psychologie de la forme, ni d'ailleurs dans la littérature plus ancienne². S'il y

¹ Voir Köhler, *Die physischen Gestalten in Ruhe und im stationären Zustand, Eine naturphilosophische Untersuchung*, Erlangen, 1920, p. 153 suiv. (SB 30), et surtout la réponse très détaillée qu'il adresse à G.E. Müller sur ce point dans « Komplextheorie und Gestalttheorie, Antwort auf G.E. Müllers Schrift gleichen Namens », *Psychologische Forschung*, 1925, 6, p. 358-416 (SB 379 suiv.). Les lettres SB renvoient à l'ouvrage de Ellis, W.D. (éd.), *A Source Book of Gestalt Psychology*, The Gestalt Journal Press, Highland, New York, 1997 (reproduction verbatim de Routledge & Kegan Paul, London, 1938) : cet ouvrage, qui propose une traduction abrégée d'un grand nombre de textes essentiels de la psychologie de la forme par ailleurs non traduits, nous a souvent servi de référence : nous commencerons dans ces cas par renvoyer aux pages des textes originaux, en indiquant ensuite entre parenthèses la référence au Source Book sous la forme « SB 30 ». Remarquons donc que c'est surtout Köhler à vrai dire qui prend la défense de la psychologie de la forme contre l'accusation de romantisme (c'est bien généralement d'une accusation dont il s'agit à l'époque, ce qui témoigne assez du discrédit où était rapidement tombé le néo-hégélianisme au début du XX^e siècle, malgré l'enthousiasme florissant qu'il avait pu susciter à la fin du XIX^e siècle). On pourrait donc considérer le relatif silence de Koffka sur cette question comme significatif.

² On y trouve peut-être une allusion dans Metzger, Wolfgang, « Certain Implications in the Concept of Gestalt », *American Journal of Psychology*, 40, 1928, p. 162-166, en particulier p. 162, où Metzger se réfère à l'article « Perception » de Koffka, sur lequel nous aurons beaucoup à revenir : « For example, some articles by KÖHLER

a toutefois un auteur qui a bien repéré cet aspect dans la psychologie de la forme, c'est assurément Merleau-Ponty : c'est essentiellement à partir de la première présentation, « structurale » donc, de la psychologie de la forme par Koffka (principalement dans *The Growth of the Mind* et dans « Perception ») qu'il comprend celle-ci, et qu'elle l'intéresse¹. Je voudrais donc néanmoins montrer que Koffka est cependant revenu peu à peu, sous la pression notamment des faits eux-mêmes finalement, sur cette version structurale particulièrement spéculative, mais aussi particulièrement attractive, qu'il donnait d'abord de la psychologie de la forme, de sorte qu'il me semble que, lorsque Merleau-Ponty s'appuie sur la psychologie de la forme, il s'appuie en fait essentiellement sur une interprétation très particulière qui en a été donnée à un moment précis par Koffka, sans tenir compte des développements ultérieurs par lesquels celui-ci a été amené par la suite à la rectifier. Toutefois, Merleau-Ponty n'est pas le seul à avoir été fasciné par ce que Koffka avait alors pu écrire : Cassirer notamment (mais aussi Scheler, par exemple), que Merleau-Ponty a également lu de très près, et dont il a tiré nombre d'analyses, s'est lui aussi de toute évidence inspiré de Koffka lorsqu'il a cherché à élaborer les concepts de « prégnance symbolique » et d'« expression », qui sont précisément au cœur de ce que Merleau-Ponty retient de lui².

and KOFFKA, which were concerned with facts of shape more than any other of the early studies on perception, gave some people the mistaken impression that they considered shape to be of greater importance than qualitative and quantitative properties of the visual perception. Since the *Gestalt* theory considers shape, quality, intensity, and quantity as interdependent and does not apply more specifically to one than to any other, arguments against the primacy of shape (of any one of them) does not affect the central idea of the *Gestalt* theory ». Nous verrons que cette réponse un peu rapide n'enlève rien à la pertinence de la question.

¹ « Ce qu'il y a de profond dans la "Gestalt" dont nous sommes partis, ce n'est pas l'idée de signification, mais celle de *structure*, la jonction d'une idée et d'une existence indiscernables, l'arrangement contingent par lequel les matériaux se mettent devant nous à avoir un sens, l'intelligibilité à l'état naissant » *La structure du comportement*, PUF, Quadrige, Paris, 1990, p. 223. Voir également Merleau-Ponty, *Psychologie et pédagogie de l'enfant, Cours de Sorbonne 1949-1952*, Verdier, Philosophie, Paris, 2001, p. 195 : « Le grand mérite de la psychologie de la forme est la mise en évidence de l'idée de *structuration*, c'est-à-dire un ordre qui n'est pas surajouté aux matériaux, mais qui leur est immanent et qui se réalise par leur organisation spontanée ».

² Sur tous ces points, voir ma thèse : Trémault Éric, *Structure et sensation dans la psychologie de la forme, chez Maurice Merleau-Ponty et William James*, sous la direction de Jocelyn Benoist, Université de Paris 1 Panthéon Sorbonne, 2013, p. 242 suiv. Texte disponible sur :

I. La notion de « structure » d'un point de vue empirique

Je voudrais donc surtout me concentrer maintenant sur la notion de « structure » chez Koffka d'un point de vue théorique, mais, puisque je viens de dire que cette notion était essentiellement empirique, il serait contradictoire de l'introduire sans partir au moins de quelques exemples paradigmatiques. J'insisterai d'abord rapidement à cet égard sur le phénomène de « transformation des couleurs », par lequel Koffka cherchait à penser les phénomènes de « constance chromatique », et que Merleau-Ponty précisément a rendu célèbre en le reprenant dans *La structure du comportement*¹, comme dans la *Phénoménologie de la perception*². Koffka montrait ainsi que toutes les déterminations chromatiques que nous percevons sont qualitativement déterminées sur le fond d'un « niveau chromatique » général qui peut correspondre à n'importe quel stimulus chromatique objectif, mais qui tend à apparaître blanc quelque soit ce stimulus³. En fait, ce stimulus qui sert de niveau correspond généralement à la moyenne des stimuli chromatiques environnants, et c'est par rapport à cette moyenne que les autres stimuli prennent une couleur déterminée. Cette moyenne, c'est généralement l'éclairage qui la détermine, de sorte que la couleur de l'éclairage tend à disparaître, tandis que la couleur phénoménale de tous les stimuli dépend alors de leur différence objective ou de leur « gradient » de différence à l'égard de cette moyenne. C'est ce qui explique qu'on tende à voir une figure de la même couleur sous différents éclairages, dans la mesure où, si l'éclairage enveloppe également la figure et le fond, la différence des deux stimuli objectifs reste constante quelque soient les variations de l'éclairage, qui n'apparaissent (presque) pas. Mais ce phénomène est particulièrement frappant si l'on isole l'éclairage neutre d'une figure blanche et qu'on fait varier l'éclairage du fond, qui sert alors de « niveau ». Car cette fois la différence objective des stimuli correspondants change, et par conséquent

http://www.academia.edu/2449951/Structure_et_sensation_dans_la_psychologie_de_la_forme_chez_Maurice_Merleau-Ponty_et_William_James

¹ Merleau-Ponty, *La structure du comportement*, p. 89-91.

² Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, coll. « tel », Paris, 2010, p. 358 suiv. Nous nous référerons à la dernière édition en date de la *Phénoménologie de la perception*, plus accessible commercialement, mais qui, malheureusement, ne conserve pas la pagination des éditions précédentes.

³ Voir Koffka, *Principles of Gestalt Psychology*, Harcourt Brace, New York, 1935, p. 254 suiv. ; « Perception : An introduction to the Gestalt-theorie », in *Psychological Bulletin*, 19, 1922, p. 567-570 et « Some Remarks on the Theory of colour Constancy », *Psychologische Forschung*, Vol.16, 1932, p. 334 suiv.

avec elle la couleur phénoménale de la figure, pourtant objectivement identique. Par exemple, si on projette un éclairage jaune sur le fond, celui-ci apparaîtra blanc, mais la différence entre la figure objectivement blanche et le fond objectivement jaune sera en quelque sorte « translatée », de telle manière que la figure apparaîtra finalement bleue. Les phénomènes de « transformation des couleurs » sont donc extrêmement paradoxaux pour les tenants de « l'hypothèse de constance » : les stimuli qui varient objectivement sur la rétine apparaissent constants, tandis que ceux qui ne varient pas apparaissent changeants, et manifestent seuls la variation d'éclairage qui a lieu. Köhler appelle « hypothèse de constance »¹ la croyance selon laquelle ce qui nous apparaît réellement est en relation continue avec les *excitations* extérieures qui frappent nos sens, c'est-à-dire doit leur être exactement isomorphe : la « sensation » serait ainsi le reflet psychique exact de ce qui a lieu sur notre rétine et sur nos surfaces sensorielles en général. On est ainsi conduit en psychologie à « la fameuse hypothèse de la mosaïque »², selon laquelle les sensations ne devraient en toute rigueur être que des qualités ponctuelles juxtaposées les unes aux autres en parfaite indépendance réciproque. Or cette hypothèse est donc directement contredite par un grand nombre de faits, sur lesquels se penche particulièrement la psychologie de la forme, mais dont plusieurs déjà étaient connus avant que la psychologie de la forme n'intervienne, quoiqu'ils aient généralement été compris avant elle comme des phénomènes d'illusions, masquant les « véritables » sensations, supposées conformes quant à elles à l'hypothèse de constance³. Si l'on met de côté les phénomènes pathologiques (comme le daltonisme, par exemple, qui contredit bien sûr également l'hypothèse de constance), le plus ancien et le plus connu de ces faits est sans doute le phénomène de « contraste », selon lequel deux couleurs présentées immédiatement à proximité, dans le temps (contraste successif) ou dans l'espace (contraste simultané), tendent à se teindre chacune de la couleur complémentaire de l'autre. Ainsi, les faits sur lesquels insiste la psychologie de la forme sont généralement des faits qui, non

¹ Köhler, « On unnoticed sensations and errors of judgment », *The selected papers of Wolfgang Köhler*, p. 16-17. Voir également Koffka, *Principles of Gestalt Psychology*, p. 86 ; Gurwitsch, *Théorie du champ de la conscience*, traduction de M. Butor, Desclée de Brouwer, 1957, p. 81 ; Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p. 14.

² Köhler, *Psychologie de la forme*, traduction de Serge Bricianer, Gallimard NRF, coll. « Idées », 1964, p. 97 note 1 ; cf. p. 116 : « L'expérience sensorielle sera donc une simple mosaïque, un agrégat de faits uniquement juxtaposés ».

³ Köhler, « On unnoticed sensations and errors of judgment », *The selected papers of Wolfgang Köhler*, p. 14-15

seulement contredisent « l'hypothèse de constance », mais qui, de plus, la contredisent en raison, semble-t-il, des relations dans lesquelles les phénomènes, et les stimuli qui leur correspondent, sont pris. C'est ce qui faisait dire à Merleau-Ponty que « la forme est une configuration visuelle, sonore, ou même antérieure à la distinction des sens, où la valeur sensorielle de chaque élément est déterminée par sa fonction dans l'ensemble et varie avec elle »¹ : il définissait ainsi plus particulièrement la notion de « structure », par laquelle Koffka cherchait à interpréter de manière générale l'ensemble imposant des faits semblant obéir à une logique similaire. Les phénomènes de transformation des couleurs en particulier, faisaient dire à Merleau-Ponty, en parfaite continuité avec Koffka, que « la signification chromatique » des stimuli leur est conférée par « une fonction transversale »², de sorte qu'il faut faire des couleurs les « aspects abstraits d'un fonctionnement global »³, « les moments d'une structure dynamique de l'ensemble qui assigne un certain coefficient à chaque partie de l'excitation totale »⁴.

Toutefois, c'est surtout dans l'étude de la perception enfantine et animale que Koffka a cherché la démonstration décisive d'un tel caractère originaire et fondateur des structures phénoménales par rapport aux sensations classiques. En effet, les résultats qu'il rassemblait à cet égard dans *The Growth of the Mind* tendaient à montrer que l'expérience des qualités « absolues », même conçues comme précédemment comme des écarts par rapport à un « niveau » normal du fond, n'est pas encore une expérience tout à fait primitive, qu'elle suppose un apprentissage, et qu'elle n'appartient pas à l'univers phénoménal des enfants, et très peu à celui des animaux. C'est particulièrement une série d'expériences entreprises par Köhler avec des poules, des chimpanzés et un enfant de près de trois ans, qui a étayé cette affirmation forte de la psychologie de la forme concernant l'expérience primitive en général. C'est à cette série d'expériences que Merleau-Ponty fait également allusion lorsqu'il dit que « les *perceptions de fait* les plus simples que nous connaissions, chez des animaux comme le singe et la poule, portent sur des relations et non sur des termes absolus »⁵. Köhler a ainsi montré que des poules, que l'on dressait à choisir, entre deux tas de grain, l'un posé sur

¹ *La structure du comportement*, p. 182

² *Idem*, p. 93. L'expression est de Wertheimer.

³ *Idem*.

⁴ *Idem*, p. 94.

⁵ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p. 26. Voir surtout l'analyse que fait Merleau-Ponty, à la suite de Koffka, de phénomènes similaires dans *La structure du comportement*, p. 179 suiv.

un papier gris clair, l'autre sur un papier gris foncé, celui qui était posé sur le papier gris clair¹, délaissaient ensuite ce papier gris clair si on leur présentait à côté un papier encore plus clair (disons un papier blanc), vers lequel elles se dirigeaient alors pour picorer². Ce résultat montrait ainsi clairement que, lors du dressage, les poules n'apprennent pas à réagir positivement à une qualité absolue déterminée (le papier « gris clair »), mais seulement au papier « le plus clair » des deux présents : ainsi, c'est à un « prédicat relationnel » dans une structure de différence qu'elles réagissent, et c'est pourquoi, lors de l'expérience critique, elles privilégient le papier blanc au papier gris clair qui leur est présenté de nouveau, et vers lequel il semblait pourtant qu'elles avaient appris jusque-là à se diriger. Il n'y a qu'un pas à franchir de ce constat à l'affirmation selon laquelle les poules ne percevraient simplement pas les qualités absolues des différents papiers, et ne percevraient en général que des qualités relatives ou des structures de différence. Ce pas est toutefois quelque peu difficile à effectuer dans le cas des poules, car en réalité, lorsque l'expérience critique est suffisamment rapprochée dans le temps des opérations de dressage, les poules choisissent également le papier gris clair, et cela aussi souvent que le papier blanc³. Ce n'est que lorsqu'un certain laps de temps est laissé s'écouler entre le dressage et l'expérience critique que le facteur structural devient exclusivement prédominant. Du moins ces résultats prouvent-ils que la mémoire des qualités absolues est défaillante chez les poules, et que c'est une mémoire structurale qui détermine plus généralement leur comportement⁴. Il est donc probable que la perception de structures articulées avec des qualités absolues soit également une opération plus difficile que la perception de structures « pures ». Quoiqu'il en soit, l'enfant de trois ans avec lequel Köhler effectua des expériences semblables choisissait quant à lui « invariablement et sans hésitation la boîte nouvelle et plus brillante »⁵, alors que des adultes dans la même situation seraient

¹ « Si la poule picorait les grains sur le papier positif, elle avait le droit de les manger tous, mais chaque fois qu'elle picorait ceux du papier négatif, elle était chassée, et ainsi empêchée de manger » Koffka, *The Growth of the mind*, p. 139.

² *Idem*, p. 137-139 ; Koffka, « Perception », p. 542-543 ; Köhler, *Psychologie de la forme*, p. 199-200.

³ Köhler, *Psychologie de la forme*, p. 281-282 ; Koffka, *The Growth of the mind*, p. 141.

⁴ Köhler, *Psychologie de la forme*, p. 282-283. Les psychologues de la forme y voient une preuve de la simplification qui s'opère des structures perçues dans les traces mnésiques que nous en conservons.

⁵ Koffka, *The Growth of the mind*, p. 141.

confrontés à un problème insoluble de choix entre les deux critères, structural ou absolu. Ainsi :

La différence entre le comportement de l'adulte et de l'enfant montre clairement que le facteur « absolu » n'est pas plus primitif, mais qu'il est au contraire le produit d'un développement supérieur ; et ainsi il ne peut pas être identique aux « sensations simples » qui, selon le point de vue plus ancien, reposent au fondement de tout apprentissage. En conséquence de cette différence observée, nous pouvons conclure que les structures simples sont des modes primitifs de comportement qui ne présupposent en aucun cas l'existence de sensations absolues. Notre supposition que les tout premiers phénomènes de l'esprit enfantin sont des qualités de cette espèce figurale est de même confirmée par ces résultats¹.

Koffka consacre ainsi une bonne partie de *The Growth of the Mind* à rapporter des faits concordants venant confirmer cette thèse selon laquelle les enfants passeraient seulement progressivement d'une perception structurale à une perception de qualités absolues. Mais tournons-nous maintenant directement vers cette notion de « structure » chez Koffka pour trouver en elle plus précisément ce qui faisait encore dire à Merleau-Ponty dans *La structure du comportement* que « la théorie de la forme est consciente des conséquences qu'entraîne une pensée purement structurale et cherche à se prolonger en une philosophie de la forme qui se substituerait à la philosophie des substances »².

II. La notion de « structure » d'un point de vue théorique

Il est d'abord clair que la notion de « structure » est explicitement conçue par Koffka pour *remplacer* la théorie classique des sensations qui fait d'elles des contenus sensoriels absolus, et non pour *s'ajouter* à elles comme le faisaient les « qualités de forme » d'Ehrenfels³. Voici ce qu'en dit Koffka dans « Perception » :

Les structures [...] sont des réactions très élémentaires, qui phénoménalement ne sont pas composées d'éléments constituants, leurs membres n'étant ce qu'ils sont qu'en vertu de leur « caractère de membre (*member-character*) »,

¹ *Idem.*

² Merleau-Ponty, *La structure du comportement*, p. 142-143.

³ Koffka, « Perception », p. 536.

leur place dans le tout ; leur nature essentielle étant dérivée du tout dont ils sont les membres¹.

Koffka veut donc montrer qu'il n'y a simplement pas de sensation absolue dans notre perception, mais seulement des structures. Soit par exemple la perception d'une différence de luminosité entre deux carrés de papier juxtaposés : peut-on décrire cette expérience, à la manière de l'école de Graz, comme celle d'une mise en relation de deux ensembles de sensations par ailleurs ponctuelles et indépendantes les unes des autres ? En réalité, dit Koffka, ce qui apparaît dans ce cas, c'est d'emblée une structure de différence plus ou moins abrupte, dans un sens ou un autre, entre les deux carrés ; de sorte que ceux-ci n'apparaissent pas pour eux-mêmes, isolément l'un de l'autre, comme devraient le faire des ensembles de sensations, mais comme des « échelons (*steps*) »² dans une série de luminosités :

Ceci doit être compris correctement. Si je dis qu'un escalier réel a deux échelons (*steps*), je ne dis pas qu'il y a une planche (*plank*) en bas et une planche en haut. Il se peut que je réalise plus tard que les échelons sont des planches, mais originairement je n'ai pas vu de planches, mais seulement des échelons. Il en va de même avec mes échelons de luminosité : je vois le plus sombre à gauche et le plus brillant à droite, non pas comme des morceaux (*pieces*) de couleur séparés et indépendants, mais comme des échelons, et comme des échelons ascendants de gauche à droite. Qu'est-ce que cela signifie ? Une planche est une planche n'importe où et dans n'importe quelle position ; un échelon est un échelon seulement à sa position propre dans une échelle (*scale*). Pareillement, une sensation de gris, pour la psychologie traditionnelle, peut être une sensation de gris n'importe où, mais un échelon de gris est un échelon de gris seulement dans une série de luminosités³.

¹ *Idem*, p. 543.

² Koffka joue sur la double signification du mot « *step* », à la fois marche d'escalier et étape, ce qui le rend particulièrement difficile à traduire en français. Faut de mieux, nous avons choisi de le traduire par « échelon », qui possède cette double signification, à la fois d'étape (on « gravit les échelons ») et de barre dans une échelle. Il a ainsi l'avantage de convoquer relativement bien l'idée d'un degré dans une « échelle » de nuances (où elles sont « échelonnées »), idée à laquelle « *step* » renvoie également. Le choix n'est cependant pas parfait, car, d'une part, on parlera plus difficilement d'échelons dans des escaliers que dans des échelles concrètes, et, d'autre part, un « échelon » est sans doute plus facilement pris pour une partie discontinue et indépendante qu'un « *step* ».

³ Koffka, « Perception », p. 540.

Ce que nous voyons, dit encore Koffka, c'est « un “crescendo” ou un “diminuendo” »¹ de luminosité, qui forme « une totalité indivise », quoique articulée en deux moments ou deux « échelons ». Ainsi, il faut surtout comprendre que ces échelons, ces *steps*, sont en réalité indissociables du crescendo lui-même, qui n'a pas lieu *entre* eux. Bien au contraire, les échelons sont pris *en lui* :

Car, en parlant d' « échelons », je ne veux pas seulement signifier deux niveaux (*levels*) différents, mais l'élévation elle-même (*the rise itself*), la tendance et direction vers le haut, qui n'est pas une sensation séparée, flottante (*flighty*), transitionnelle, mais une propriété centrale de cette expérience totale indivise. Indivise ne signifie pas uniforme, car une expérience indivise peut être articulée et elle peut impliquer une immense richesse de détails, néanmoins ces détails n'en font pas une somme de plusieurs expériences. La direction vers le haut ou vers le bas dans certaines conditions, c'est-à-dire lors d'une exposition brève, peut être le moment principal de l'expérience totale ; dans les cas extrêmes, cette direction peut être présente et rien d'autre, le caractère de planche (*plank-character*) des échelons ayant entièrement disparu².

Ainsi comprises, les structures doivent, me semble-t-il, être comprises comme des réseaux de relations internes, et c'est ce que fait parfois Koffka lui-même : « Deux couleurs adjacentes l'une à l'autre ne sont pas perçues comme deux choses indépendantes, mais comme ayant une connexion interne qui est en même temps un facteur déterminant les qualités spéciales A et B elles-mêmes »³. Il faut cependant prendre garde d'entendre ces relations internes *structurales* en leur sens précis. Une relation interne signifie logiquement que les termes de cette relation seraient intrinsèquement différents s'ils n'étaient pas dans cette relation. Mais, comme François Clementz notamment l'a bien montré, on peut le comprendre ontologiquement de deux manières différentes : soit que les termes fondent leur relation ; soit que la relation fonde les termes⁴. La première manière d'entendre méta-

¹ *Idem*, p. 546.

² *Idem*, p. 541.

³ Koffka, *The Growth of the mind*, p. 221.

⁴ Clementz, François, « Réalité des relations et relations causales », in Jean Maurice Monnoyer (éd.), *La structure du monde : objets, propriétés, états de choses*, Vrin, Paris, 2004, p. 496. Voir également Clementz, « Retour sur les relations internes », texte disponible sur :

<http://www-lipn.univ-paris13.fr/~schwer/PEPSRELATIONSSLIDES/ClementzColloque> ; et « Russell et la querelle des relations internes », texte disponible sur :

physiquement la notion de relation interne est la plus courante. En parlant de relation interne, dans le cas des relations de comparaison, nous voulons alors signifier qu'une « ressemblance », par exemple entre deux choses blanches, ne saurait se modifier ou cesser d'être sans que l'un au moins des termes soit modifié, c'est-à-dire en l'occurrence cesse d'être blanc. Mais on entend généralement par là que ce sont les termes qui fondent la relation interne de ressemblance, et non l'inverse : on voit mal de prime abord comment la relation de ressemblance pourrait changer d'elle-même, et entraîner la modification de couleur des termes, si les termes n'avaient pas changé d'abord. C'est parce que les termes sont tous deux blancs qu'ils sont ressemblants, et c'est parce que l'un des termes change de couleur d'abord (parce qu'on l'a repeint, par exemple) que la relation change ensuite (« d'abord » et « ensuite » n'ayant évidemment ici aucun sens temporel, mais seulement le sens d'une priorité ontologique). Or c'est précisément à une inversion de cette manière si intuitive de penser que nous invite Koffka dans le cas des *sensations* ressemblantes : c'est la « connexion interne » entre les couleurs A et B qui *détermine* « les qualités spéciales A et B elles-mêmes ». D'un point de vue logique, on peut encore dire qu'une relation interne est telle que tout changement de relation « implique » un changement dans les termes. Mais, d'un point de vue ontologique, cette « implication » d'un changement des termes par le changement de relation dans le cas des relations internes peut avoir deux sens très différents : elle peut avoir le sens ontologique d'une supposition (le changement de la relation de ressemblance *suppose* un changement dans les termes), ou celui de la détermination d'une conséquence : on a alors affaire à une relation interne de type holiste, celles dont parle par exemple Vincent Descombes dans *Les institutions du sens*¹, et que François Clementz², ou John Bacon également³, appellent des « relations directement constitutives ». C'est donc dans le second sens qu'il semble qu'on peut parler de relations internes entre les sensations chez Koffka, puisque les sensations ponctuelles n'y sont jamais que les échelons des relations qui les structurent, qui leur préexistent, et qui déterminent leurs

<http://www-lipn.univ-paris13.fr/~schwer/PEPSRELATIONSSLIDES/ClementzSem>.

¹ « Le principe du holisme structural [...] c'est la thèse du primat de la relation sur les termes » Descombes, *Les institutions du sens*, « critique », Les éditions de minuit, Paris, 1996, p. 185.

² Clementz, « Réalité des relations et relations causales », p. 496. Voir également « Retour sur les relations internes », et « Russell et la querelle des relations internes ».

³ *Universals and Property Instances: The Alphabet of Being*, Blackwell, 1995.

qualités mêmes. C'est dans ce sens que François Clementz explique précisément que :

Les relations de ce type, dont les relations « structurales » sont probablement le meilleur exemple, peuvent être qualifiées à la fois d'externes (puisqu'elles ne dépendent pas de la nature de leurs termes) et d'internes (puisqu'en revanche elles décident de leur identité). La liste est assurément longue — des nombres aux significations linguistiques, en passant par les couleurs phénoménales — des entités dont on a pu ainsi prétendre qu'elles devaient leur identité à la place qu'elles occupent au sein d'un système de relations¹.

Nous parlons donc bien avec Koffka exactement du même type de relations. Or, une fois les « structures » de Koffka (et par là de Merleau-Ponty) comprises comme des réseaux de relations internes directement constitutives, il apparaît d'emblée que des objections classiques peuvent leur être opposées, dont ni l'un ni l'autre ne tiennent compte.

III. Objections classiques à l'encontre des « structures » comprises comme réseaux de « relations internes directement constitutives »

1. L'inauthenticité des « relations » structurales

La première et la plus classique de ces objections est celle que formulait finalement Bradley dans *Appearance and Reality* à l'encontre des relations internes, après avoir tenté de réduire toutes les relations à ce seul type de relations. L'argument est articulé très clairement par Hylton :

Si *a* est relié de manière interne à *b*, alors la relation à *b* fait partie de la nature interne de *a*. Puisque « la nature interne de *a* » est précisément ce qu'est essentiellement *a*, il en découle que *a* n'est pas indépendant, mais n'est ce qu'il est qu'en raison de sa relation à *b*. Ainsi, les relations internes sont instables : en tant que relations, elles font de leurs objets des entités indépendantes ; en tant qu'internes elles montrent clairement que leurs objets ne sont pas indépendants, mais ne peuvent être considérés que comme des parties

¹ Clementz, « Réalité des relations et relations causales », p. 507. Même s'il excèderait de beaucoup le cadre de notre propos que de retracer les liens unissant la psychologie de la forme aux différentes variétés de « structuralisme » qui ont émergé au XX^e siècle, il est clair qu'elle a joué pour la plupart un rôle majeur d'inspiration au moins initial, et souvent revendiqué comme tel.

d'une totalité plus large [...]. Le caractère « interne » des relations internes manifeste qu'elles sont destinées à être transcendées dans une unité supérieure où la séparation des relata, et par conséquent la nature relationnelle du tout, aura disparu¹.

Je passerai ici sur les différentes interprétations qui peuvent être données de cet argument pour aller droit à celle qui m'intéresse et qui me semble être la plus fidèle : les relations internes directement constitutives ne pourraient pas être dites des « relations » *authentiques* dès lors qu'elles ne peuvent tout simplement *pas avoir de termes*. Car telle semble bien être la visée ultime de l'idéalisme néo-hégélien, que de réduire en dernière instance les substances séparées de l'ontologie traditionnelle à des nœuds de prédicats relationnels, pour ensuite conclure à la seule réalité du « tout » unifiant ces pseudo-substances². Ainsi, dans la mesure où toute relation supposerait *par définition* des termes à relier, et à supposer avérée la réalité des pseudo-relations directement constitutives de l'ensemble des pseudo-substances possibles, cette réalité serait « finalement destinée à être transcendée dans une unité supérieure où la séparation des relata, et par conséquent la nature relationnelle du tout, aura disparu ». Mais, ainsi formulé, l'argument ne porte pas vraiment contre Koffka, car une telle « transcendance » de la réalité des

¹ « If *a* is internally related to *b*, then the relation to *b* is part of *a*'s internal nature. Since "*a*'s internal nature" is just what *a* essentially *is*, it follows that *a* is not independent, but is what it is only because of its relation to *b*. Internal relations are thus unstable: as relations they set up their objects as independent entities; as internal they make it clear that their objects are not independent, but can be considered only as part of a larger totality [...]. By their internality, internal relations make it manifest that they are destined to be transcended in a higher unity in which the separateness of the relata, and thus the relational nature of the whole, has disappeared », Hylton, *Russell and the emergence of Analytic philosophy*, p. 55.

² Cf. James, William, *Principles of Psychology*, volume II, Henry Holt & Co, New York, 1890, p. 10 (en raison du grand nombre de citations que nous aurons à faire de cet ouvrage de James, nous y renverrons sous la forme abrégée suivante : II, 10) : « The only reals for the neo-Hegelian writers appear to be *relations*, relations without terms, or whose terms are speciously such and really consist in knots, or gnarls relations finer still *in infinitum*. "Exclude from what we have considered real all qualities constituted by relation, we find that none are left". "Abstract the many relations from the one thing and there is nothing [...]. Without relations it would not exist at all" [T. H. Green, *Prolegomena to Ethics*, §§ 20, 28]. "The single feeling is nothing real". "On the recognition of relations as constituting the *nature of* ideas, rests the possibility of any tenable theory of their reality" [Introduction to Hume, §§ 146, 188] ».

« relations » ainsi définies semble bien être précisément ce que Koffka cherche à accomplir également, du moins à l'égard des sensations. Le carré gauche apparaît comme « le moins lumineux », le carré droit comme « le plus lumineux » des deux, et cet *écart de luminosité* entre les deux apparaît originairement *constitutif de la luminosité phénoménale même* de chacun des échelons, même s'ils peuvent ensuite, et seulement secondairement, être considérés comme des luminosités absolues et prendre ainsi un « caractère de planche ». Autant les relations causales physiques ont des termes ontologiquement séparés (sur les propriétés initiales desquels elles se fondent), autant les sensations réduites au rang d'échelons structuraux semblent bien devoir perdre toute forme de substantialité. Par conséquent, on peut ramener l'objection que nous venons d'examiner à l'encontre des relations internes directement constitutives à une démonstration de l'impossibilité pour leurs termes (qu'elles sont censées « constituer » intrinsèquement) d'être de véritables « particuliers », ontologiquement séparés. Clementz lui donne ainsi « la forme d'un dilemme » :

Ou bien les instances de connexion intrinsèque qui nous intéressent ne sont pas *réellement* constitutives de leurs termes considérés en eux-mêmes, mais seulement de la façon dont nous les décrivons ou les conceptualisons ; ou bien elles ne rapportent pas l'une à l'autre deux entités réellement distinctes, de sorte qu'il ne s'agit pas, en fin de compte, de relations authentiques¹.

Ainsi, les « échelons » qui tiennent lieu de « sensations » originaires chez Koffka ne sont en réalité rien d'autre qu'une manière de désigner la structure elle-même qui se tient entre eux, c'est-à-dire qu'ils sont ce que l'on appelle plus généralement des « prédicats relationnels » — nous dirons ici plutôt des « prédicats structuraux ». Comme tels, ils ne sont pas davantage séparables logiquement des structures qui les fondent que les prédicats relationnels ne le sont des relations auxquelles ils renvoient.

¹ Clementz, « Réalité des relations et relations causales », p. 507. Voir également Descombes, *Les institutions du sens*, p. 184 : « Cette distinction, nous dit l'objection, est purement et simplement inintelligible. Si les parties sont identifiables, elles sont les éléments : on revient alors à l'analyse atomiste. Si les parties ne sont pas identifiables comme le sont les éléments, elles ne sont pas non plus des parties distinctes, mais seulement le tout considéré sous diverses descriptions » ; et p. 198 : « J'en conclus que toute théorie des relations internes est indéfendable si elle se présente comme une théorie des relations internes *entre des individus*, c'est-à-dire entre des sujets de changement intrinsèques ».

2. Nécessité d'un fondement absolu pour les structures

Cependant, qu'une différence de luminosité puisse être constitutive de deux luminosités est sans doute difficile à admettre, et à concevoir, de prime abord. De fait, c'est ici que se joue l'essentiel de toute cette discussion. Koffka envisage à cet égard un premier argument important, qu'il réfute cependant particulièrement aisément grâce à la théorie de l'isomorphisme psychophysiologique gestaltiste. N'est-il pas évidemment absurde, demande-t-il, de parler d'une différence de luminosité qui ne serait pas fondée sur des luminosités absolues ? Mais la réponse est simple, car d'après le principe d'isomorphisme psychophysiologique de la psychologie de la forme, les structures perçues sont supposées être directement corrélatives de relations causales dans le cerveau, qui interviennent quant à elles entre des processus dont les propriétés initiales du moins sont supposées être isomorphes aux stimuli reçus par les sens. Ainsi, les « structures » perçues sont en dernière instance fondées sur des stimuli, et non sur des sensations :

On pourrait ici anticiper un argument selon lequel [...] les parties doivent déterminer le tout [...]. Mais que prouve réellement cet argument ? Souvenez-vous que vous ne devez pas substituer vos sensations à vos stimuli. Si vous prenez soin de ne pas faire cela, votre argument revient à dire que l'arrangement des stimuli singuliers détermine la structure totale. Mais vous n'avez pas prouvé pour autant que les phénomènes partiels ont déterminé le phénomène total¹.

L'argument selon lequel les structures doivent être fondées sur des objets absolus est un argument seulement formel : il n'indique rien quant à la nature des objets fondateurs en question. Du moment que les structures concernées ne flottent pas purement dans le vide, et ont bien un ancrage ontologique, quel qu'il soit, la théorie est préservée du non-sens logique (à supposer que l'argument lui-même soit valable, et que des relations sans fondement soient en effet inconcevables d'un point de vue ontologique). En particulier, l'argument ne dit rien sur la possibilité *psychologique* que des structures puissent apparaître en l'absence de fondement visible. Ainsi, il n'y a pas de contradiction apparente à faire reposer les sensations sur les structures phénoménales, dès lors que ces structures sont fondées sur des stimuli. Il reste cependant encore à comprendre alors comment de simples « échelons » au sein de ces structures peuvent finalement prendre (ou sembler prendre) des qualités absolues.

¹ Koffka, « Perception », p. 543-544.

3. Réfutation empirique

Or l'idée la plus radicale de Koffka (et probablement l'idée la plus radicale de la psychologie de la forme en général) est que voir une figure sur un fond (et, par là, voir une sensation au sens classique de la théorie de la « mosaïque »), c'est encore voir une structure en ce sens. La figure comme le fond ne sont alors que les prédicats structuraux (les échelons) de la structure particulière que les psychologues de la forme décrivent comme une structure de « ségrégation ». Ce qui apparaît primordialement, c'est la ségrégation d'une figure sur un fond dont elle *se détache*. Ainsi, dit Koffka dans *The Growth of the Mind*, « cela fait [...] partie de la nature d'une qualité qu'elle doit reposer sur un fond, ou, comme nous pouvons dire également, qu'elle doit s'élever au-dessus d'un niveau »¹. Les structures par lesquelles Koffka rendait compte de la comparaison simultanée étaient chaque fois des structures *de figures* articulées, en l'occurrence articulées selon des structures spatiales de différence. Dans le cas d'une structure de ségrégation, il s'agit de l'articulation première entre une figure et un fond². Avant que l'on puisse percevoir des structures de différence au sens précédent, il faut encore qu'elles puissent apparaître dans le champ sous forme de figures, et si cette perception des figures elle-même est conditionnée par un seuil de différence nécessaire entre le fond et la figure, alors il n'y a vraiment plus de sensation qui puisse servir de fondement aux structures, mais ce sont au contraire les structures qui fondent toutes les sensations. Dans *The Growth of the Mind*, Koffka allait jusqu'à supposer corrélativement que l'apparition du fond lui-même dépend de l'émergence d'une structure figure-fond, en s'appuyant sur un argument évolutionniste selon lequel « le phénomène d'un fond uniforme serait dépourvu de signification pour le comportement, et par conséquent un pur luxe »³. Dès lors, il posait la thèse très forte selon laquelle « le phénomène de conscience le plus primitif n'est pas un fond inarticulé, mais la structure, ou qualité, qui émerge de cet arrière-fond uniforme »⁴. Chacun des termes de la structure figure-fond n'apparaît que si elle apparaît elle-même, de sorte que c'est cette structure même, et non ses termes, qui est la forme de conscience perceptive originaire : Koffka présentait ici de la façon la plus forte et la plus claire son programme d'une phénoménologie structurale de la sensation, et la manière dont il entendait remplacer les sensations

¹ Koffka, *The Growth of the Mind*, p. 131.

² Koffka, « Perception », p. 555.

³ Koffka, *The Growth of the mind*, p. 136.

⁴ *Idem*.

ponctuelles de l'atomisme psychologiques par des structures. Or c'est évidemment de cette thèse que Merleau-Ponty faisait le centre véritable de la psychologie de la forme dans la *Phénoménologie de la perception*, lorsqu'il écrivait dès les premières pages de son Introduction que « la Gestalttheorie nous dit qu'une figure sur un fond est la donnée la plus simple que nous puissions obtenir », et que « chaque point à son tour ne peut être perçu que comme une figure sur un fond »¹.

Mais il faut d'abord remarquer que ce programme a tout simplement été réfuté empiriquement, lors d'une série d'expériences menées par Metzger à laquelle Koffka consacre une place centrale dans les *Principles of Gestalt Psychology* (1935). En effet, le corollaire de la thèse de la primitivité de la structure figure-fond est donc qu'un fond pur ne saurait apparaître. Comme le disait encore Merleau-Ponty dans la *Phénoménologie de la perception* : « une plage vraiment homogène, n'offrant rien à percevoir, ne peut être donnée à aucune perception »². De même, en reprenant cette thèse dans « Perception », Koffka écrivait : « Un fond seul équivaldrait à une absence totale de conscience (*mere ground would be equivalent to no consciousness at all*) »³. C'est précisément cette thèse que les expériences de Metzger ont directement réfutée. En effet, en réunissant les conditions requises pour produire une stimulation entièrement homogène (de lumière achromatique) sur la rétine, Metzger a montré qu'on percevait bien quelque chose dans ces circonstances, à savoir un « brouillard » lumineux uniforme et tridimensionnel, dont la densité semble augmenter en profondeur, et dont la blancheur varie linéairement avec l'intensité de la lumière reçue⁴. Bien que Koffka ne s'en explique pas, il faut remarquer qu'on ne retrouve pas dans les *Principes* sa thèse initiale très forte d'une primitivité phénoménale de la structure figure-fond : ce n'est évidemment pas un hasard, puisque cela rentrerait en contradiction directe avec les résultats de Metzger, désormais admis par Koffka. Bien au contraire, c'est maintenant le phénomène de « brouillard » obtenu par Metzger qui, en raison de la loi de Prägnanz⁵, apparaît comme le

¹ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p. 26.

² *Idem*.

³ Koffka, « Perception », p. 566.

⁴ Koffka, *Principles of Gestalt Psychology*, p. 111-112. La tridimensionnalité de ce « brouillard » est l'occasion pour Koffka d'une discussion de la théorie de Berkeley : *Idem*, p. 115.

⁵ Cette loi, formulée initialement par Wertheimer, signifie que tous les phénomènes tendent à prendre spontanément une forme aussi simple que possible. Elle entraîne donc une « loi de nivellement » des sensations comme une conséquence particulière. La psychologie de la forme supposait alors que cette loi de Prägnanz était due en

phénomène « le plus simple » (au sens précis, il est vrai, non pas du plus primitif génétiquement, mais du plus privilégié dynamiquement) :

Si la perception est une organisation, c'est-à-dire un processus psychophysique en extension qui dépend de la distribution totale des stimuli, alors l'homogénéité de cette distribution doit être le cas le plus simple et non le cas traditionnel qui contient une discontinuité¹.

En rejetant ici la possibilité de faire d'une « discontinuité » un cas dynamiquement « simple », il excluait en réalité d'inclure sous ce titre, non seulement « le cas traditionnel » d'une sensation ponctuelle, mais aussi, en général, toute perception d'une figure sur un fond. Surtout, en admettant, comme il le fallait bien, qu'un fond seul puisse apparaître phénoménalement, il renonçait à en faire un simple échelon phénoménal, et accordait finalement la possibilité qu'un tel phénomène absolu puisse être (au moins en droit) la première perception consciente de l'enfant.

Par ailleurs, des expériences menées par Susanne Liebmann pour isoler l'effet de la différence de couleur des stimuli sur la perception des formes ont également montré entre-temps que, dans des conditions de luminosité égale (surtout lorsque cette luminosité reste relativement faible²), la forme d'une figure très colorée sur un fond neutre (gris) peut disparaître presque totalement, alors même que la différence de coloration continue à être perceptible globalement : « On voit une tâche vague et vacillante, et même cela peut disparaître complètement pour de courtes périodes de temps »³. En revanche, une figure d'un gris très légèrement différent apparaît

règle générale aux interactions causales entre les processus physiologiques résultant de la projection linéaire des stimuli dans le cerveau. Cela lui permettait d'en faire une simple application de la seconde loi de la thermodynamique, selon laquelle les forces à l'œuvre dans un champ donné y tendent toujours à répartir les processus concernés dans l'espace de telle sorte que l'énergie potentielle de l'ensemble sera aussi petite que la topographie le permet.

¹ Koffka, *Principles of Gestalt Psychology*, p. 110.

² *Idem*, p. 128.

³ *Idem*, p. 126. Voir également Köhler, *Psychologie de la forme*, p. 164. Les résultats de Liebmann sont présentés en 1927 dans « Über das Verhalten farbiger Formen bei Heiligkeitsgleichheit von Figur und Grund », *Psychologische Forschung*, 9, p. 300-353. Une traduction anglaise précédée d'une présentation de l'article de Susanne Liebmann a été fournie dans la revue *Perception* : « Behavior of colored forms with equiluminance of figure and ground », traduit de l'allemand et présenté par M. West, L. Spillmann, P. Cavanagh, and coauthors, *Perception*, 1996, volume 25, p. 1451-1495.

sur le même fond très distinctement, avec des contours nettement découpés, dès lors que la luminosité de la figure et du fond est différente¹. Ces expériences prouvaient que l'unité figurale d'un ensemble *de stimuli* ne leur est pas fournie par l'appréhension des relations formelles *des sensations* ponctuelles qui leur correspondraient terme à terme selon l'hypothèse de constance, mais qu'elle vient de plus bas, c'est-à-dire qu'il y a déjà une « organisation » des stimuli qui s'effectue (ou non, dans notre exemple) avant la sensation que nous en recevons. Mais, même si Koffka n'y insiste pas dans les *Principes*, elles montraient également, à l'inverse, que des couleurs différentes pouvaient être perçues en l'absence d'une structure figure-fond. On peut donc supposer que ces expériences ont également joué un rôle dans l'abandon par Koffka de l'idée de réduire les qualités absolues à des échelons dans une structure phénoménale figure-fond. Ainsi, la structure de ségrégation ne pouvait décidément plus être tenue pour la condition de possibilité des *qualia*.

4. Transposabilité des structures

Enfin, et surtout, il y a au moins deux autres arguments de principe qui peuvent être opposés aux théories structurales de la sensation telles que Koffka les a formalisées. À ma connaissance, les deux arguments ont d'abord été formulés par William James, précisément pour défendre la connaissance par accoutance des sensations contre les tentatives néo-hégéliennes pour la réduire à la connaissance *sur* ces « sensations » (qui dans ce cas n'en seraient plus) ou à la connaissance de leurs relations. Le premier argument est particulièrement simple et efficace : si tout ce qui comptait, par exemple lorsque nous écoutons de la musique, était les relations des notes entre elles, nous ne devrions pas faire la différence entre deux mélodies jouées dans deux gammes différentes, puisque ces relations sont les mêmes d'une gamme à l'autre. Pire encore : nous ne devrions même plus pouvoir faire la différence entre les *notes* elles-mêmes :

Nous sommes si loin de ne pouvoir jamais connaître (selon les mots du Professeur Bain) « aucune chose individuelle par elle-même, mais seulement la différence entre elle et une autre chose », que si cela était vrai l'édifice entier

¹ Koffka, *Principles of Gestalt Psychology*, p. 127. Hors du laboratoire, « les différences de nuances s'accompagnent ordinairement de différences de luminosités ». C'est pourquoi, note Köhler, « les daltoniens, dans l'ensemble, sont parfaitement capables de s'occuper de leur environnement » *Psychologie de la forme*, p. 164.

de notre connaissance s'effondrerait. Si tout ce que sentions était la *différence* entre les do^1 et $ré^1$, ou do^2 et $ré^2$, dans l'échelle musicale, celle-ci étant la même dans toutes les paires de notes, les paires elles-mêmes seraient identiques, et le langage pourrait se passer des substantifs¹.

On pourrait dire que cet argument s'appuyait à l'avance sur ce que Ehrenfels appelait au même moment la « transposabilité » des qualités de forme : puisque les relations entre les éléments sensoriels (les notes) sont transposables, il est évident qu'elles sont d'un autre ordre que ces éléments. Ehrenfels utilisait cet argument contre la réductibilité des qualités de forme à leurs termes ; James l'utilise contre la réductibilité des termes à leurs relations. Koffka et Merleau-Ponty parlaient bien de cette possibilité de transposer les qualités de forme ; mais à bien y regarder, on verrait qu'ils parlaient alors presque toujours de la possibilité de les transposer à d'autres *stimuli*, pour obtenir à chaque fois les mêmes sensations². Cela vient

¹ James, *Principles*, II, 12: « So far are we from not knowing (in the words of Professor Bain) "any one thing by itself, but only the difference between it and another thing," that if this were true the whole edifice of our knowledge would collapse. If all we felt were the *difference* between the C and D, or *c* and *d*, on the musical scale, that being the same in the pairs of notes, the pairs themselves would be the same, and language could get along without substantives ».

² Koffka par exemple note l'argument sous la plume de Katz à l'encontre de Mintz dans « Some Remarks on the Theory of Colour Constancy », et cherche à montrer qu'il « passe à côté de l'essentiel (*misses the point*) » (p. 330). Car l'essentiel pour Koffka est qu'il reste vrai de dire que les couleurs du champ dépendent de sa structure : ainsi, dans le cas d'une transposition phénoménale de mélodie, « Katz devrait admettre que le caractère de la mélodie, et par conséquent de chacune de ses notes, dépend de l'organisation temporelle totale [...] la dernière note sera dans les deux cas la tonique, certaines notes, ayant le même numéro dans la séquence seront les dominantes, les sous-dominantes, et ainsi de suite » (p. 330). Mais tout le problème pour nous est de savoir si ces « caractères » structuraux des notes les modifient intrinsèquement, et c'est précisément ce que nous contestons. De même, lors de la « transposition » de la structure d'un champ de « couleurs » à un autre champ de « couleurs », les couleurs devraient toutes, *par hypothèse*, être posées d'emblée comme intrinsèquement différentes. Or, Koffka s'appuie au contraire sur le fait que, lors d'une telle transposition, la couleur de l'éclairage finit par disparaître, et les couleurs de surface initiales des choses par réapparaître à l'identique, pour traiter les couleurs d'éclairage et de surface (« blanc, gris, noir, bleu, vert,... » p. 330) comme l'équivalent dans la structure chromatique des prédicats structuraux de la structure mélodique (« la tonique [...], les dominantes, les sous-dominantes, et ainsi de suite » p. 330). Mais alors cela signifie que les « couleurs » entre lesquelles il transpose la structure sont, non pas un ensemble de *phénomènes* chromatiques,

notamment du fait qu'ils s'appuyaient alors plus exactement sur la démonstration qu'avait effectuée Köhler de la possibilité de transposer également des structures *physiques* d'un système causal à un autre¹. Mais il faut bien insister sur le fait que la transposition dont Ehrenfels lui-même faisait le critère des qualités de forme était une transposition à d'autres *sensations* et non à d'autres stimuli : comme telle, cette seule propriété suffit en fait à faire échouer le programme réductionniste structural.

5. Abstraction et séparation réelle

a. Le débat entre James et Stumpf

Un autre argument permettra de mieux voir en quel sens les faits peuvent sembler appuyer une théorie structurale de la sensation. Car si James, nous venons de le voir, n'a jamais accepté de faire dépendre les qualités sensorielles des relations qu'elles entretiennent les unes avec les autres, il n'a jamais manqué non plus de souligner, à l'instar des psychologues gestaltistes plus tard, qu'il y a bien une concomitance troublante entre le changement de ces relations et le changement qui peut être constaté empiriquement des qualités elles-mêmes. James classe l'ensemble des faits qui révèlent cette concomitance comme divers cas d'espèce d'une même loi sensorielle très

mais un ensemble de *stimuli* chromatiques, et c'est donc Koffka qui me semble ici « passer à côté de l'essentiel ». Le fait pertinent ici n'est pas celui de la « transformation des couleurs », mais serait par exemple un fait où, dans la transposition de la structure éclairage-chose éclairée, le *phénomène* qui a valeur « d'éclairage » serait *différent* et corrélativement les couleurs de surface des choses également. C'est ce qui a lieu par exemple lorsqu'on vient d'enfiler une paire de lunettes de soleil : même si l'on sait alors que la couleur apparente des choses est due à l'influence des verres colorés, il n'en demeure pas moins que, au début du moins, les figures sous l'apparence desquelles les choses nous apparaissent ont bien changé de couleur de surface. Que, *de fait*, cette transposition ne puisse pas avoir lieu sans que, au bout d'un certain temps du moins, la couleur d'éclairage disparaisse et la couleur de surface réelle des choses soit (relativement) rétablie, cela ne prouve pas que les couleurs soient seulement des échelons dans la structure d'ensemble. Au contraire, l'essentiel est que cette structure puisse, pendant un temps et en droit du moins, être transposée à un autre ensemble de couleurs absolues.

¹ Concernant Merleau-Ponty, voir en particulier *La structure du comportement*, p. 49-50.

générale, la « loi de relativité des sensations ». C'est dans le *Précis de psychologie* que James présente cette loi de la manière la plus claire :

C'est un fait général certain que l'effet des courants afférents dépend de ce que les autres courants peuvent apporter au même moment. Ces derniers changent non seulement la *perceptibilité* de l'objet que le courant présente à l'esprit, mais aussi sa *qualité*. « Les sensations simultanées se modifient mutuellement », exprime en raccourci cette loi. « Nous sentons toutes les choses les unes par rapport aux autres », est la formule plus vague que donne Wundt pour exprimer cette « loi de relativité » générale, qui sous une forme ou une autre est en vogue en psychologie depuis Hobbes. On en a fait grand mystère, mais, bien que nous ne sachions évidemment rien des processus plus intimes qui entrent en jeu, il semble n'y avoir aucune raison de douter qu'ils soient physiologiques, et proviennent de l'interférence entre un courant et un autre. Un courant qui a subi une interférence devrait naturellement donner lieu à une sensation modifiée¹.

On voit ainsi que cette loi était déjà connue avant James sous différentes formes, mais que James s'opposait dès les *Principes* aux interprétations qui en étaient couramment faites, non seulement par les philosophes néo-hégéliens, mais encore par des psychologues d'obédience plutôt « sensualiste », et qui donc (comme les psychologues de la forme après eux) auraient pu être le moins suspectés d'affinités *a priori* particulières avec ce néo-hégélianisme. C'est ce que James relevait très clairement dans les *Principes de psychologie* :

Les écrivains sensualistes (*sensationnalists*) eux-mêmes croient en une soi-disant « relativité de la connaissance », dont ils pourraient voir qu'elle est identique avec la doctrine du Professeur Green, si seulement ils la comprennent clairement. Ils nous disent que la relation des sensations les unes avec les autres est quelque chose qui appartient à leur essence, et qu'aucune d'elles n'a un contenu absolu : « Que, par exemple, le noir ne peut être senti que par contraste avec le blanc, ou au moins par distinction d'avec un noir plus pâle ou plus profond ; de même, une note ou un son seulement par alternance avec d'autres ou avec le silence ; et de manière semblable une odeur, un goût, une sensation tactile (*a touch*), seulement, pour ainsi dire, *in statu nascendi*,

¹ James, *Précis de psychologie*, traduction de Nathalie Ferron, Les Empêcheurs de penser en rond, 2003, p. 67-68.

cependant que, si le stimulus continue, toutes les sensations disparaissent » [James cite ici Stumpf, *Tonpsychologie*, I, p. 7-8]¹.

On ne saurait énoncer plus clairement le point de vue auquel nous nous opposons ici avec James, et qui est également par avance, comme on le voit, celui de Koffka. À cet égard, et même s'il ne le cite que brièvement dans les *Principes* sur ce point, James est particulièrement redevable à la critique que faisait déjà Stumpf de l'interprétation intellectualiste de cette loi de relativité dans le premier volume de sa *Tonpsychologie*, paru en 1883. Il vaut la peine de citer largement la lettre enthousiaste que lui écrivait James le 15 novembre 1884, après avoir fini de lire ce volume :

Ce à quoi je tiens le plus dans cet ouvrage est, bien sûr, sa tendance théorique générale à l'encontre de toute « mythologie psychologique » (*psychomythology*) et de tout logicalisme, mais en direction d'un point de vue vraiment empiriste et sensationnaliste, dont je suis persuadé qu'il est la seule base ferme et pratique pour une science psychologique. Vos pages d'ouverture concernant la doctrine de la relativité m'ont particulièrement enthousiasmé, j'attendais depuis des années quelque chose comme cela. Il me semble que ce que vous avez dit est définitif. Nous sommes particulièrement harcelés en ce moment par la doctrine de la relativité dans sa forme la plus extrême, en provenance des hégéliens Anglais et Américains, qui deviennent très actifs.

¹ James, *Principles*, II, 11. Voir II, 11-12, la note qui contient une bibliographie sélective des auteurs ici visés par James, et qui mentionne en l'occurrence surtout John Stuart Mill et Alexander Bain. James note surtout que les auteurs *sensualistes* font généralement remonter cette théorie à la phrase de Hobbes : « *sentire semper idem et non sentire ad idem recidunt* » (« sentir toujours la même chose et ne pas sentir reviennent au même »), *De Corpore*, IV, 25, 5. Voir en particulier sur ce point : Arnaud Milanese, « Sensation et phantasme dans le *De Corpore* », in *Hobbes : nouvelles lectures*, Lumières, n°10, 2007 PU Bordeaux, p. 38 : « La sensation n'a lieu que si y est attachée une variation continue des fantasmes, de sorte que "sentir toujours la même chose et ne pas sentir reviennent au même". Cette variation, au paragraphe 5, est déduite comme une nécessité : si la sensation discerne en comparant et en distinguant, donc si elle est intentionnelle par elle-même, il lui faut une succession continue de phantasmes à comparer et distinguer ». Là encore, il s'agit donc de la description par Hobbes d'un *fait*, qui est mis au compte d'une théorie structurale *a priori* de la sensation en germes. James, s'il reconnaît le fait avec des réserves, s'oppose néanmoins à l'interprétation structurale que Hobbes, et les auteurs sensualistes qui se réclament de lui, en tirent : « the length of time during which we can feel or attend to a quality is altogether irrelevant to the intrinsic constitution of the quality felt. The time, moreover, is long enough in many instances, as sufferers from neuralgia know » II, 12.

La meilleure preuve qu'il y a quelque chose d'absolu et de positif dans nos « idées simples » (comme Locke les appelle) m'a déjà semblé être l'existence de *problèmes*. Un problème est un *quaesitum* dont on connaît les *relations*, mais que l'on ne connaît pas comme terme, avec une qualité intrinsèque de contenu. Qui serait capable, si on lui demandait de fournir un son qui soit à la fois plus haut et cependant de même qualité qu'un autre son, de penser à l'*octave*, s'il ne l'avait pas déjà *sentie* ? etc., etc.¹

Dans ce texte, la critique de James à l'encontre des néo-hégéliens est claire : en aucun cas, les sensations (ici entendues au sens des contenus) ne sauraient se réduire aux prédicats que leurs relations leur confèrent. Les contenus de sensation sont absolus et non relatifs. La preuve que James apporte ici s'appuie sur ce qu'il appelle dans les *Principes* un « sentiment d'absence »², qu'il ne faut pas confondre avec une absence de sentiment, et qui consiste précisément dans un nœud de relations déterminé³. C'est ce genre de nœuds que nous avons à l'esprit lorsque par exemple nous savons quel genre d'objet nous permettrait de résoudre un problème pratique, mais que nous n'avons jamais rencontré un tel objet et n'en trouvons pas autour de nous. L'objection de James est que connaître les relations que cet objet devrait avoir ne suffit évidemment pas à le faire apparaître sous nos yeux⁴. Nous en connaissons

¹ Cité dans Perry, Ralph, Barton, *The Thought and Character of William James*, Volume II : *Philosophy and Psychology*, Humphrey Milford Oxford University Press, London, 1936, p. 62-63.

² James, I, 252.

³ James, I, 259; cf aussi I, 584-589.

⁴ L'argument pourrait sans doute paraître léger aux yeux d'un hégélien, qui répondrait certainement que l'apparition en question n'aurait lieu que si *toutes* les relations du terme étaient prises en compte. Cf. « Absolutisme et empirisme » (1884), in *Essais d'empirisme radical*, traduction de Guillaume Garreta et Mathias Girel, Agone, 2005, p. 193 : « La croissance d'un membre, le contour de la mer, le fonctionnement vicariant du centre nerveux, le fait que la digitaline soigne le cœur, ne sont malheureusement *pas* des cas où nous pouvons *voir* quelque conditionnement *absolu* (*through-and-through*) des parties par le tout. Ce sont tous des cas de réciprocité où les sujets, dont on suppose indépendamment l'existence, acquièrent certains attributs de par leurs relations à d'autres sujets. Que leur *existence* soit également due à ces relations n'est qu'une spéculation » ; p. 194 : « Mais cette conception populaire, poursuivront les amis de M. Haldane, est une illusion. Ce qui nous semble être 'l'existence' de la digitaline et du cœur, en dehors des relations de tuer et de soigner, n'est qu'une fonction dans un système de relations plus vaste dont, *pour cette occasion*, nous ne tenons aucun compte » ; p. 195 : « Élevez-vous jusqu'au système absolu, au lieu de vous limiter à ces systèmes relatifs et partiels, et

beaucoup *sur* lui, nous ne le connaissons pas *directement*. Toutefois, James ne s'en tient pas là, mais dit également qu'il y a néanmoins une manière *empiriste* de faire justice à la loi de la relativité : les contenus partiels de sensations reliés sont *de fait* — et non par principe — modifiés les uns par les autres. C'est exactement, me semble-t-il, ce que James a en vue lorsqu'il dit, dans sa lettre à Stumpf, qu'il faut renoncer au « logicalisme », en faveur « d'un point de vue vraiment empiriste et sensationnaliste ». En effet, immédiatement après avoir fait l'éloge de sa critique de la loi de relativité, James introduit contre Stumpf les quelques réserves suivantes :

Il n'y a qu'un seul sujet à propos duquel il me semble que la psychologie du futur pourra trouver matière à correction dans vos pages. Dans votre manière de traiter de la *Subjective Zuverlässigkeit*¹, vous parlez comme si la sensation à propos de laquelle il faut juger était un morceau permanent et invariant de contenu, quels que soient ses concomitants. Dans *Mind*, en janvier dernier, j'ai proposé quelques raisons de penser que nous n'éprouvons jamais deux fois les mêmes modifications subjectives. Quand nous jugeons, nommons ou estimons une sensation, tout comme lorsque nous jugeons une chose extérieure, nous avons affaire à un *objet*. Ce que nous signifions par *do*², par exemple, est une note *idéale*, abstraite de différentes expériences sensibles, et qui n'est jamais *sentie* qu'à l'intérieur de quelque conscience totale du moment. Elle teinte alors, assurément, cette conscience, mais elle est également teinte par elle (*tinging, to be sure, that consciousness, but also tinged by*

vous verrez que la loi d'absoluité (*of through-and-throughness*) doit être, et est effectivement, respectée » ; p. 195 : « Cela ne coûte rien, pas même un effort mental, d'admettre que la totalité absolue des choses *peut* être organisée exactement d'après le modèle d'une de ces abstractions 'absolutistes' ». Mais la réponse de James est alors la suivante, p. 196 : « Il se peut que M. Haldane voie comment une branche de l'alternative, le concept de Système Entier, entraîne avec elle l'existence réelle. Mais s'il n'a pas réussi mieux que moi à digérer les rééditions hégéliennes de la preuve d'Anselme, il devra dire que, bien que la Logique puisse déterminer *ce que* doit être ce système s'il existe, quelque chose d'autre que la Logique doit nous dire *qu'il* existe ». Voir le commentaire que fait Vincent Descombes de ce texte dans *Les institutions du sens*, p. 186-187.

¹ Perry traduit « *subjective Zuverlässigkeit* » par « Subjective reliability (fiabilité subjective) » et ajoute dans la même note des précisions que nous pouvons nous contenter de citer : « The passage referred to is Tonpsychologie, 1883, I, 186-7, and it is criticized by WJ. in *Principles*, I, 522-3, note. The article in *Mind* referred to below is "Some Omissions of Introspective Psychology" » Perry, *The Thought and Character of William James*, II, p. 63 note 23.

it), et jugée par nous dans un état mental unitaire qui ne revient probablement jamais exactement de la même manière¹.

D'un côté, donc, James est grandement redevable à Stumpf pour lui avoir ouvert la voie d'une critique *de principe* des relations internes (directement constitutives), à partir d'une critique *de principe* de la loi de relativité. D'un autre côté, il lui reproche de ne pas voir que les relations entretenues par une portion de sensation avec ses concomitants la modifient, ou plus exactement la « teintent (*tinge*) ». Or, dire que les relations « teintent » leurs termes, de sorte que ceux-ci ne peuvent pas être les mêmes en différentes relations, qu'est-ce, sinon dire que ces relations sont internes à leurs termes et « directement constitutives » de ceux-ci ? James n'est-il pas incohérent lorsqu'il reproche à Stumpf de ne pas admettre le caractère interne des relations sensibles, immédiatement après l'avoir au fond applaudi pour avoir su dénoncer les sophismes des néo-hégéliens dans leur interprétation de la relativité des sensations ? On ne sort de ce paradoxe apparent que si l'on accepte qu'il puisse exister des modifications *causales* des termes par leurs relations, modifications dont la reconnaissance ne soit qu'une affaire de fait et non de logique *a priori*.

Notons également que cette critique adressée au premier volume de la *Tonpsychologie* se confirmera à la lecture du second (qui paraît en 1890, la même année que les *Principes* de James). C'est ce qui apparaît de manière particulièrement nette dans une longue note de l'un des articles les plus importants de James, « The Knowing of Things Together » (1895)². James y

¹ Cité dans Perry, *Idem*, p. 63 : « There is but one matter in relation to which it seems to me that the psychology of the future may find something to correct in your pages. In your treatment of *Subjective Zuverlässigkeit*, you speak as if the sensation to be judged were an unvarying and permanent bit of content, no matter what its concomitants. In *Mind*, for January last, I gave some reasons for thinking that we never have the same subjective modification twice. When we judge, name or estimate a sensation, just as when we judge an outward thing, we are dealing with an *object*. What we mean by *c*³ for example is an *ideal* note abstracted from several sensible experiences, never *felt* except as entering into some total consciousness of the moment; tinging, to be sure, that consciousness, but also tinged by it, and *judged* by us in a unitary mental state that probably never recurs in just the same way ».

² Voir également la lettre que James envoie à Stumpf le 21 septembre 1891, juste après avoir lu le deuxième volume de la *Tonpsychologie* : « Your whole doctrine of *Mehrheitslehre* [“theory of manifolds”, Perry] and of existent sensations not discriminated, is at variance with the formulas I have used in my book, and seems to me hard to keep clear of entanglement with psychic chemistry, etc. I believe that there will be no satisfactory solution of that whole matter except on some erkenntnis-

prend la défense de Cornelius contre Meinong¹, concernant la position à tenir à l'égard de la notion de *Verschmelzung* développée par Stumpf dans ce deuxième volume. Cette notion, qui sera reprise l'année suivante par Husserl dans sa *Philosophie de l'arithmétique*, implique ce que Husserl appelle des « relations primaires » entre les sensations ponctuelles, « c'est-à-dire des relations qui sont immédiatement perçues avec leurs termes »². Il s'agit d'une relation « entre deux contenus, spécialement entre deux contenus de sensation », selon laquelle, lorsqu'ils sont donnés en même temps, « ils ne forment pas simplement une somme, mais un tout »³. Toutefois, et c'est là le point essentiel pour nous, « selon Stumpf, la *Verschmelzung* ne modifie ni ne qualifie nullement les données sensorielles. Ceci veut dire que les données sensorielles entre lesquelles a lieu la *Verschmelzung*, non seulement ne sont pas altérées par la discrimination analytique, mais encore sont perçues comme identiques à ce qu'elles auraient été si elles n'avaient pas été présentées dans la relation de *Verschmelzung* [...]. Cette thèse de Stumpf a été adoptée par Husserl »⁴. Or c'est précisément sur ce point que James va s'opposer à eux par l'intermédiaire de Cornelius. Si Cornelius rejoint Stumpf sur la présence phénoménale *immédiate* de la *relation* de fusion, en revanche il s'oppose à lui précisément en ce qu'il estime essentiel de reconnaître que cette relation *modifie* les termes qu'elle relie. Meinong rejette les deux positions de Cornelius, mais c'est le deuxième point qui retient l'attention de James, qui prend donc la défense de Cornelius. James rapproche la fusion qui

theoretische basis, which will succeed in clearing up the relations between the “state of mind” and its “object.” This is an obscure matter about which I have aspirations to write something which shall do away with the contradictions which occur so much on the psychological plane. I mean no ontological theory of knowledge, but an analysis of the way in which we come to treat the phenomenon or datum of experience sometimes as a thing, sometimes as a mental representation of a thing, etc. » cité dans Perry, *The Thought and Character of William James*, II, p. 175.

¹ Cornelius publie son analyse dans « Über Verschmelzung und Analyse », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, vol. 16, 1892, p. 404-446 ; n°17, 1893, p. 3-75. Le texte de Meinong où il s'oppose à Cornelius et auquel James fait référence est « Beiträge zur Theorie der psychischen Analysis », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, vol. 6, 1894, p. 340-385 ; 417-455. Sur ce débat entre Cornelius et Meinong, voir Denis Fisette et Guillaume Frechette, « Le legs de Brentano », in *À l'école de Brentano, de Würzburg à Vienne*, Vrin, 2003, p. 102-111.

² Gurwitsch, *Théorie du champ de la conscience*, p. 74.

³ Stumpf, Carl, *Tonpsychologie*, II, Hirzel, Leipzig, 1890, p. 126, cité dans *À l'école de Brentano*, p. 103.

⁴ Gurwitsch, *Théorie du champ de la conscience*, p. 75.

a lieu entre les notes d'un accord (dans l'exemple privilégié par Stumpf) des phénomènes de contraste successif et simultané. Ainsi, soient les notes « *do*, *mi*, *sol*, et *do*³ » jouées ensemble : elles donneront lieu à une sensation d'accord au sein de laquelle des sensations correspondant à ces notes pourront être analysées (abstraites). Toutefois, insiste James, ces sensations ne seront pas les notes *elles-mêmes*, c'est-à-dire les notes *telles qu'elles auraient été entendues séparément* :

Les multiples « notes » objectives reconnues dans l'accord y sonnent de manière différente et étrange [...]. Nous pouvons les appeler des parties de l'accord si nous voulons, mais elles n'en sont pas des morceaux (*bits*), qui seraient identiques aux *do*, *mi*, *sol*, et *do*³ ailleurs. Simplement, elles ressemblent aux *do*, *mi*, *sol*, et *do*³ ailleurs, et connaissent ces contenus ou ces objets par représentation¹.

Ainsi un son, et en général un contenu de sensation, ne se réduit jamais à un nœud de relations pour James, mais il est pourtant bien modifié jusque dans son essence même lorsqu'il change de relations. Qu'est-ce à dire ? Même s'il n'existe aucune nécessité *logique* à ce qu'un terme change lorsqu'il change de relations (en toute logique, il ne fait alors que changer de description, il change de signification pour nous, mais il ne change pas intrinsèquement), cela ne préjuge en rien des éventuels changements *de fait* qui pourraient avoir lieu lors d'un tel changement de relations. Or, à bien y regarder, on retrouve ce même mouvement, qui conduit, d'un premier rejet de la loi de relativité au sens intellectualiste, à son admission finale au sens empiriste, jusque dans le manifeste de James en faveur des relations externes, « La chose et ses relations ». Il est en effet important de relever tout le soin que prend James à cet égard pour prévenir le lecteur que sa critique ne vaut qu'au niveau de la logique et n'implique rien quant aux *faits* physiques : si la table est humide, poser le livre sur la table peut le modifier intrinsèquement². Plus profondément, et pour en rester au niveau des relations entre sensations, la critique d'une loi *logique* de relativité des sensations doit être bien distinguée de toute considération d'une loi *physique* (physiologique) de relativité :

¹ « The Knowing of Things Together », *Collected essays and reviews*, Longmans green and Co., 1920, p. 398 note 1.

² « Une fois encore, ne glissez pas des situations logiques aux situations physiques. Bien sûr, si la table est humide, elle mouillera le livre, ou, si elle est suffisamment fine et le livre suffisamment lourd, il la brisera. Mais de tels phénomènes collatéraux ne sont pas en jeu ici » *Essais d'empirisme radical*, p. 100 note 1.

Le professeur A.E. Taylor passe des considérations logiques aux considérations matérielles lorsqu'il produit l'exemple du contraste entre couleurs comme une preuve que A, par distinction d'avec B, « n'est pas la même chose que le *pur* A qui ne serait en rien affecté ». Notez la substitution du mot « affecté » à « relié » qui revient à une complète pétition de principe¹.

James montre ici contre Taylor que *la preuve factuelle de la loi de relativité n'implique en rien la nécessité logique de cette loi* de relativité. Mais il dit aussi (implicitement) que sa critique de la nécessité logique de la loi de relativité ne préjuge en rien de la vérité ou de la fausseté factuelles de cette loi. On retrouve cette réserve, comble du paradoxe, lorsque James relève que Bradley lui-même tend parfois au pluralisme, en semblant admettre que certains contenus puissent demeurer spécifiquement identiques au sein de totalités différentes. Ceci sert alors parfaitement le propos de James en faveur des relations externes puisque cela devrait conduire Bradley en toute rigueur à admettre qu'une chose peut demeurer identique en changeant de relations, et donc que certaines relations du moins peuvent être externes. Or c'est à cet instant — et comme si Bradley ainsi suivi devait nous emmener trop loin dans la voie d'une acceptation des relations externes ! — que James réitère sa restriction :

Toute la question [...] et toute l'enquête consistent simplement à savoir si les parties qu'on peut abstraire de tous existants peuvent également contribuer à d'autres tous sans changer de nature interne. Si elles peuvent ainsi façonner des tous variés pour en faire de nouvelles qualités de forme (*Gestaltqualitäten*), il s'ensuit que les mêmes éléments sont logiquement susceptibles d'exister dans différents tous (*qu'ils en soient physiquement capables dépendrait d'hypothèses supplémentaires*)².

Par ailleurs, ce double rapport de James à la « loi de relativité des sensations » est donc également au cœur de la position théorique qu'il défendait par rapport à Stumpf. Or, on sait que Carl Stumpf était le fondateur de l'école de Berlin, où est apparu le courant de la psychologie de la forme auquel appartient Kurt Koffka. À cet égard, il faisait figure d'interlocuteur privilégié pour les psychologues gestaltistes. Mais ceux-ci lui ont précisément toujours reproché de ne pas tenir assez compte des faits qu'ils mettaient en avant, ou plus exactement de continuer trop souvent à les traiter, à la manière de

¹ *Idem*. La citation de Taylor est tirée de *Elements of Metaphysics*, Methuen, Londres, 1903, p. 145-146.

² *Idem*, p. 102-103 note I. Je souligne.

Wundt et Helmholtz notamment avant lui, comme des illusions perceptives et non comme de véritables faits sensoriels. Ainsi, Stumpf donnait-il explicitement comme critère de l'illusion perceptive, par opposition à la véritable expérience sensorielle, la possibilité de ramener les apparences à l'hypothèse de constance grâce à l'attention convenable¹. Cette attention introspective consistait essentiellement à se concentrer suffisamment sur les propriétés *locales* des phénomènes sensibles, pour les révéler tels qu'ils sont réellement : pour le novice, ou dans les cas trop complexes, il était possible de s'aider d'un « écran de réduction »², consistant simplement en un écran percé

¹ Cf. la citation donnée par Köhler dans « On unnoticed sensations and errors of judgment », *The selected papers of Wolfgang Köhler*, p. 23-24 : « il est caractéristique des simples erreurs de jugement qu'elles soient réduites et puissent finalement disparaître entièrement avec l'entraînement approprié et en détournant la conscience des influences secondaires vers les objets à comparer » (Stumpf, « Beobachtungen über Kombinationstöne », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 1910, 55, p. 77). Voir aussi la citation similaire de Schumann p. 23, qui accepte également le critère de réductibilité des illusions par l'attention. L'origine de ce critère se trouve dans l'empirisme classique, par exemple chez Reid : « It may be taken for a general rule that things which are produced by custom may be undone or changed by disuse or by contrary custom. On the other hand, it is a strong argument that an effect is not owing to custom, but to the constitution of nature, when a contrary custom is found neither [to undo?] nor to weaken it. » (*An Inquiry into the Human Mind on the Principles of Common Sense*, VI, 17; cité par James, *Principles*, II, 19). Helmholtz reprend ce critère et inaugure ainsi assez largement la psychologie introspectionniste au sens technique : « No elements in our perception can be sensational which may be overcome or reversed by factors of demonstrably experimental origin. Whatever can be overcome by suggestions of experience must be regarded as itself a product of experience and custom. If we follow this rule it will appear that only *qualities* are sensational, whilst almost all *spatial* attributes are results of habit and experience. » (*Handbuch der Physiologischen Optik*, p. 438, cité par James, *Principles*, II, 219). Stumpf considère cependant, à la suite de Hering, que les phénomènes de constance sont des phénomènes sensoriels véritables, quoique reposant sur l'expérience (cf. Köhler, « On unnoticed sensations and errors of judgment », *The selected papers of Wolfgang Köhler*, p. 20). C'est pourquoi il refuse de faire comme Helmholtz de toutes les apparences issues de l'expérience des illusions. Cf. James *Principles*, II, 220. Nous laissons ici ce problème de côté.

² La notion de réduction ici présente a été introduite par Katz, *Die Erscheinungsweise der Farben und ihre Beeinflussung durch die individuelle Erfahrung*, Leipzig, 1911, § 4, p. 36 suiv. Voir Koffka, « Some Remarks on the Theory of colour Constancy », p. 331 ; et *La philosophie des formes symboliques 3 : La phénoménologie de la connaissance.*, traduction Claude Fronty, Minuit, coll. « Le sens commun », 1972, p. 157. L'idée même de cette « réduction », qui chez Katz permet de ramener toutes

d'un trou, mais les psychologues introspectionnistes entraînés, et les peintres par exemple également, étaient capables de voir ces propriétés locales véritables sans l'aide d'aucun artifice. Par exemple, quand la hauteur d'une note semble devenir légèrement dissonante dans un accord, Stumpf établissait qu'il s'agirait en fait d'une « erreur de jugement » en la comparant avec la note correspondante d'un diapason, ou en supprimant et rétablissant successivement les autres notes de l'accord, et en montrant qu'elle apparaît bien alors chaque fois identique à la note du diapason: mais qu'est-ce qui prouve, demandait Köhler, que notre jugement n'est pas trompé dans ces nouveaux cas par l'assimilation involontaire de la note dans l'accord avec la note isolée issue du diapason¹ ? En somme, si nos jugements sont tellement incertains qu'ils peuvent s'appuyer sur des sensations inattentives pour tirer de fausses conclusions, on devrait se méfier d'eux même lorsque les résultats sont conformes à l'hypothèse de constance : par conséquent, il n'y a plus la moindre sensation qui conserve une quelconque évidence, c'est-à-dire qui ne puisse être soupçonnée d'être en réalité une illusion². Stumpf ne cédera pourtant jamais sur ce point : jusque dans son *Erkenntnistheorie* de 1939-1940, il affirmera que « c'est le rôle ou la fonction de la note dans le contexte donné qui est changé, pas la note elle-même (et du point de vue de Stumpf, c'est une caractéristique de la dernière école de Berlin que d'avoir été trop tentée de penser les deux ensemble) »³. On voit que cette tentation doit être reconnue comme caractéristique de James également, même s'il prenait bien soin quant à lui, au contraire du moins de Koffka, de se démarquer du monisme intellectualiste en rapportant la modification de la note elle-même, non à son *seul* changement de fonction, mais à une modification physiologique qui en serait la condition contingente.

les couleurs aux seules « couleurs de plan », reste encore prisonnière de l'hypothèse de constance puisqu'elle est censée ainsi ramener les couleurs à leur « mode primitif », que Katz suppose être la « première réaction à la lumière » (1911, p. 306 suiv.). Cassirer interprète donc la réduction comme une réduction de la fonction représentative des couleurs mêmes : *La philosophie des formes symboliques*, III, p. 156-157.

¹ Köhler, « On unnoticed sensations and errors of judgment », *The selected papers of Wolfgang Köhler*, p. 31-32.

² Cf. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p. 44-45.

³ Barry Smith, « Gestalt psychology: An essay in philosophy », in *Foundations of Gestalt theory*, Barry Smith (éd.), Philosophia Verlag, Munich and Vienna, 1988, p. 25: « it is the role or function of the tone in the given context that is changed, not the tone itself (and from Stumpf's point of view, it is characteristic of the later Berlin school that they have been too much tempted to run these two together) ».

b. Formalisation de l'argument par Husserl

Que doit-on retenir, théoriquement, de ce débat ? La condamnation d'une preuve *a priori* de la théorie structurale des sensations n'implique pas le refus d'une preuve *a posteriori*. Bien entendu, de l'une à l'autre, c'est la nature même du fait prouvé qui change considérablement : le terme est modifié par ses relations, certes, mais c'est comme pure facticité sensorielle qu'il est modifié, et non comme accident relationnel. Par conséquent, il doit être possible par exemple de modifier *idéalement* les relations d'une « sensation » sans porter atteinte à son intégrité, dès lors que ce ne sont pas les relations réelles (causales) de son processus sous-jacent qui sont modifiées. Or, à vrai dire, la reconnaissance de cette possibilité est une nécessité transcendantale absolue pour la psychologie de la forme. En effet, la plupart des résultats sur lesquels elle s'appuie montrent qu'il y a une modification des « sensations » lorsqu'elles sont prises dans différentes « structures » totales (comme c'est le cas par exemple pour les notes dans un accord). Mais *comment pourrait-elle le savoir* si toute considération des sensations pour elles-mêmes devait consister à les isoler réellement ? Ainsi, à l'encontre du behaviorisme notamment, la psychologie de la forme a cherché à défendre la possibilité d'une « introspection au sens courant », que Koffka, à la suite de Stumpf (plutôt que de Husserl¹), appelait une « phénoménologie »². Précisément, pour être défendue, cette introspection devait être distinguée par la psychologie de la forme de « l'introspection au sens technique du terme »³, comme opération d'isolement réel des stimuli par laquelle les « psychologues

¹ Voir par exemple Arnaud Dewalque, « Intentionnalité *cum fundamento in re*. La constitution des champs sensoriels chez Stumpf et Husserl », *Bulletin d'analyse phénoménologique* VIII I, 2012 (Actes 5), p. 10-11 ; et Denis Fisette, « Stumpf and Husserl on Phenomenology and Descriptive Psychology », in *Carl Stumpf – From Philosophical Reflection to Interdisciplinary Scientific Investigation*, S. Bonacchi & G.-J. Boudewijnse (éds.), Krammer, Wien, 2011, p. 153-168.

² Koffka, *Principles of Gestalt Psychology*, p. 73 : « For us phenomenology means as naïve and full a description of direct experience as possible. In America the word "introspection" is the only one used for what we mean, but this word has also a very different meaning in that it refers to a special kind of such description, namely, the one which analyses direct experience into sensations or attributes, or some other systematic, but not experiential, ultimates ».

³ Köhler, *Psychologie de la forme*, p. 60 : « Il sera judicieux [...] d'utiliser à fond les chances que des conclusions tirées de l'expérience directe viennent offrir au psychologue. Mais cela ne signifie pas que nous devons recourir à ce propos à l'introspection au sens technique du terme ».

introspectionnistes » cherchaient à ramener toutes les sensations à l'hypothèse de constance. Or, si la psychologie de la forme a bien expliqué que l'introspection au sens courant devait consister simplement à décrire ce que Köhler appelait « l'expérience directe », c'est-à-dire (dans la terminologie de Koffka), l'ensemble de la « conscience »¹, incluant le « milieu de comportement »², comme environnement phénoménal dans lequel il me semble communément vivre et agir, ainsi que la connaissance sensible que j'ai de moi-même (comme corps et « comportement phénoménal »³) dans ce milieu⁴, la psychologie de la forme n'a cependant jamais vraiment cherché à penser positivement cette « description », ou l'observation qu'elle présupposait. Cependant, indépendamment même des problèmes qui surviennent lorsqu'on considère qu'une telle description suppose également un langage, si vraiment l'introspection au sens courant est légitime et doit être distinguée de l'introspection au sens technique, alors il semble qu'il faut reconnaître comme sa condition de possibilité même une abstraction théorique des parties du champ qui permette de les considérer en elles-mêmes sans les altérer, et par là qu'il faut distinguer nettement cette abstraction théorique de l'analyse réelle effectuée par l'introspectionnisme au sens technique. Pour qu'une note, et en général une sensation, puisse être perçue comme différente dans un nouveau contexte (par exemple dans un accord), alors il faut évidemment qu'on puisse la considérer *pour elle-même* sans pour autant l'isoler réellement du contexte où elle se trouve, sans quoi on risquerait, comme nous l'avons vu, de se retrouver *de fait* face à une *autre* sensation (par exemple conforme à l'hypothèse de constance) en raison de ce changement *réel* de contexte. Cette possibilité d'*abstraire* une qualité absolue sans la séparer réellement de son contexte sous-tend donc bien tous les constats « de fait » que la psychologie de la forme a pu établir concernant la modification d'une sensation par le changement de son contexte. Mais alors, on soupçonne que c'est cette confusion entre l'impossibilité de séparer les

¹ Koffka, *Principles of Gestalt Psychology*, p. 36 et 39-40.

² « Behavioural environment » *Idem*, p. 27, par opposition au « milieu géographique » (« geographical environment » *Idem*), qui est l'environnement physique réel *Idem* p. 27-28. Nous traduisons « environment » par « milieu » conformément à Merleau-Ponty (par exemple *La structure du comportement*, p. 139), par souci de cohérence terminologique.

³ Koffka, *Principles of Gestalt Psychology*, p. 40.

⁴ *Idem*, p. 39: « Just as I know my behavioural environment, so I know myself and my behaviour in this environment. Only if we include this knowledge with the behavioural environment have we gained a complete equivalent of what Köhler calls direct experience, or what is called consciousness ».

stimuli sans modifier leurs effets sensoriels, et l'impossibilité d'abstraire conceptuellement les sensations, qui est à l'origine de toute conception structurale de la sensation, et en particulier de celle de Koffka. On peut toujours abstraire une couleur parce qu'elle est en droit absolue ; on ne peut jamais abstraire un échelon, parce qu'il est en droit relatif. Mais ces deux propositions n'ont rien à voir avec le *fait* que l'effet phénoménal d'un même *stimulus* soit généralement modifié dans un autre contexte.

Qu'il l'ait tirée ou non de la lecture approfondie qu'il a fait de James¹, Husserl notamment a marqué cette distinction de manière très claire dans sa « Théorie des tous et des parties », dans la *Troisième Recherche logique*, et c'est donc sur la formulation précise qu'il en a donnée que je voudrais terminer cet article :

Dans la « nature » du contenu lui-même, dans son essence idéale, n'est fondée aucune dépendance (Abhängigkeit) à l'égard d'autres contenus : il est dans son essence, par laquelle il est ce qu'il est, indifférent à tous les autres. Il peut se trouver que dans les faits, avec l'existence de ce contenu d'autres contenus nous soient donnés, et selon des règles empiriques ; mais, dans son essence concevable idéalement, ce contenu est indépendant, cette essence n'exige par elle-même, donc a priori, aucune autre essence qui soit entrelacée avec elle².

De même, *en droit*, c'est-à-dire selon l'intuition de la connexion *a priori* (apodictique³) des essences (comme relation interne *fondée* sur ces essences⁴), de tels « morceaux »¹ phénoménaux n'ont pas à être modifiés par

¹ Sur les rapports de Husserl à James, voir notamment Jocelyn Benoist, « Phénoménologie ou pragmatisme ? Deux psychologies descriptives », *Archives de philosophie*, 2006, vol. 69, n°3, p. 415-441 ; ainsi que les articles suivants de Bruno Leclercq : « Les données immédiates de la conscience. Neutralité métaphysique et psychologie descriptive chez Edmund Husserl et William James », *Philosophiques*, 2008 (vol. 35), p. 317-344 ; « Phénoménologie et pragmatisme : il y a-t-il rupture ou continuité entre attitudes théoriques et attitudes pratiques ? », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, 2008 (vol. 4, n° 3), p. 81-123 ; et (avec Stéphan Galetic) « James et Husserl : Perception des formes et polarisation des flux de conscience », à paraître dans *Revue internationale de philosophie*, 2012 (vol. 259), p. 229-250.

² Husserl, *Recherches logiques, Tome 2, Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance*, Deuxième partie, *Recherches III, IV et V*, Traduction de Hubert Élie, Arion L. Kelkel et René Schérer, PUF, coll. « Épiméthée », 1993 (3^e édition), p. 17-18.

³ *Idem*, p. 22.

⁴ *Idem*, p. 15 ; p. 23.

une variation du contexte : on peut en effet toujours se les *représenter* dans des contextes différents. Cela ne veut pas dire qu'on puisse se représenter ces contenus indépendamment de toute *Verschmelzung*² : il faut toujours au moins un arrière-plan³ ; simplement, cet arrière-plan, ce contexte fusionné, peut varier *dans la représentation* sans que le contenu en soit affecté (donc, là encore, en droit, sinon en fait) : l'unité intuitive de *Verschmelzung* n'implique pas de dépendance, tout comme la séparation intuitive n'implique pas une indépendance⁴. Autrement dit, il n'y a pas de raison d'essence pour que la *Verschmelzung* affecte les contenus fusionnés, même si, en fait, il se peut qu'elle les affecte. À vrai dire, Husserl va même en réalité jusqu'à admettre (contre Stumpf, donc) qu'il n'y a *jamais* de changement réel de contexte qui laisse *en fait* une « sensation » inaltérée :

À y regarder de près, la chose phénoménale ou le fragment de la chose, c'est-à-dire ici le phénomène sensible comme tel (la forme spatiale qui apparaît remplie de qualités sensibles), ne demeure jamais absolument identique quant à son aspect descriptif ; mais, en tout cas, il n'y a dans le contenu de ce « phénomène (*Erscheinung*) » rien qui exige nécessairement et avec évidence une dépendance fonctionnelle de ses modifications à l'égard de celles de « phénomènes » coexistants [...]. Des exemples appropriés sont fournis par certains phénomènes de sons ou de complexes sonores, d'odeurs ou d'autres vécus que nous pouvons facilement imaginer détachés de tout rapport avec l'existence des choses⁵.

Ainsi, que les qualités de forme notamment, ou leurs relations constitutives (la relation de « *Verschmelzung* » pour Stumpf et les « relations primaires » husserliennes), ne modifient pas en droit les sensations qu'elles intègrent n'implique pas que ces sensations restent conformes à l'hypothèse de constance en leur sein. Certes, chez Husserl comme chez Stumpf, comme d'ailleurs dans l'école de Graz, dont Ehrenfels se réclamait également⁶, les

¹ *Idem*, p. 9.

² *Idem*, p. 16-17.

³ *Idem*, p. 20.

⁴ *Idem*, p. 30-31.

⁵ *Idem*, p. 12. Voir également *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, traduction de H. Dussort, PUF, coll. « Épiméthée », Paris, 1991 (3^e édition), p. 112 : « C'est une fiction de supposer que le son dure absolument sans changement ». On notera que toute la suite de ce texte est de teneur parfaitement jamesienne.

⁶ Denis Fiset et Guillaume Frechette « Le legs de Brentano », in *À l'école de Brentano*, p. 88-91 ; p. 100.

qualités de forme restaient en dernière instance « fondées » sur des sensations ponctuelles, pouvant demeurer inaperçues, et elles se surajoutaient simplement à elles sans les modifier¹. Par conséquent, les qualités de formes ainsi pensées n'impliquaient toujours *par elles-mêmes* aucune modification de leur substrat sensoriel ponctuel, et elles se contentaient de s'ajouter à lui pour l'unifier par des relations internes (fondées) de ressemblance et de dissemblance perçues. De ce point de vue, bien que les relations constitutives des qualités de forme aient été conçues par Husserl et par Stumpf, comme par Ehrenfels, comme directement *senties*, elles restaient toujours conçues selon le modèle kantien² de l'unification formelle d'un divers sensible pointilliste, permettant d'y « apercevoir » des choses³. Toutefois, cela n'impliquait pas de soi que ces sensations soient nécessairement conformes à l'hypothèse de constance, comme le pensait au contraire Gurwitsch⁴. En réalité, Husserl pouvait tranquillement renoncer en fait à l'hypothèse de constance, tout en ne voyant aucune raison d'y renoncer en droit : les qualités de forme n'avaient simplement rien à voir pour lui avec les relations causales en jeu dans les éventuelles exceptions à l'hypothèse de constance.

En revanche, expliquait encore Husserl, il est bien évident que les *moments d'unité relevant des qualités de forme* sont quant à eux *dépendants* les uns des autres : c'est qu'ils sont alors ce que nous avons appelé des prédicats relationnels, quoiqu'ils forment ensemble une même « forme de connexion “réale” » (par exemple « le moment de la configuration spatiale »⁵), comme « prédicat “réel” non relatif »¹. En somme, les qualités

¹ Gurwitsch, *Théorie du champ de la conscience*, p. 75 ; Denis Fisette et Guillaume Frechette « Le legs de Brentano », in *À l'école de Brentano*, p. 108.

² « L'a priorisme kantien » est nommément rejeté par Koffka, *Principles of Gestalt Psychology*, p. 305, qui note également le risque d'une mésinterprétation de la psychologie de la forme qui l'en rapprocherait (*Idem*, p. 549).

³ Cf. notamment Benoist, *Sens et sensibilité*, Cerf, « Passages », 2009, p. 33 suiv. : chez Husserl, la présence en chair d'une détermination objectale *perçue* dans le contenu sensible *vécu* reste toujours pensée comme une « interprétation (*Deutung*) » (p. 33), elle-même conçue à la manière néo-kantienne (p. 47 note 1) comme une « *Auffassung* (appréhension) » (p. 39). Même si elle ne suffit pas à faire une perception au sens strict pour Husserl (il faut pour cela une « visée (*meinen*) » intentionnelle de l'objet (p. 36), mais toujours *sur la base* de sa présence préalable (p. 46-48), c'est bien l'appréhension qui est la porteuse *de la présence* (p. 48) de l'objectivité, de la totalisation du sens chosique, que ce soit à l'arrière-plan ou dans la perception (focale) proprement dite (p. 49).

⁴ Gurwitsch, *Théorie du champ de la conscience*, p. 81.

⁵ Husserl, *Recherches logiques*, *op. cit.*, p. 9.

sensorielles sont irréductibles à des prédicats relationnels, parce que les qualités peuvent toujours être abstraites de leur contexte, tandis que c'est impossible pour les prédicats relationnels qui, eux, précisément, se réduisent à ce contexte structural. Il me semble donc bien qu'on peut comprendre l'argument ainsi : il ne faut pas confondre l'abstraction *de la sensation* que l'on peut toujours effectuer par rapport à ses relations phénoménales, et la séparation réelle *du stimulus* par rapport à son contexte, séparation dont l'effet *causal* modifie la sensation corrélative. Que les *effets* phénoménaux du stimulus soient dépendants du contexte de sa présentation n'implique pas que ces effets *en eux-mêmes* soient dépendants de leur contexte *phénoménal*.

IV. Conclusion : pour une conception naturaliste des structures manifestes comme externes à leurs termes

Il faut donc conclure que les modifications apportées aux termes des structures par un changement des structures sont des modifications de fait et non de droit, puisque ces termes ne se réduisent pas aux structures : ainsi, il faut faire de ces modifications de simples modifications causales. C'est en fait toujours ainsi que Köhler a quant à lui compris le rapport des sensations aux structures, malgré de nombreuses formules ambiguës qui pouvaient laisser entendre qu'il cherchait à développer une théorie structurale comme celle de Koffka : car ce qu'il envisageait comme substrats des qualités chromatiques, c'étaient toujours des processus physiologiques *absolus*², modifiés causalement par les relations causales qui sous-tendent les structures et qualités de forme perçues, mais néanmoins toujours absolus et sous-tendant par conséquent directement des qualités absolues. Certes, si l'on présente un même *stimulus* dans d'autres circonstances, par exemple en l'isolant au moyen d'un écran de réduction, le processus physiologique qui lui correspondra, en entrant dans de nouvelles relations causales, sera modifié intrinsèquement par elles — et on peut concevoir que la sensation absolue qui en résultera soit directement corrélée à ce processus de manière épiphénoménale, donc soit également modifiée intrinsèquement ; mais cela ne rendra pas pour autant cette « *sensation* » même, ainsi éprouvée, intrinsèquement dépendante des

¹ *Idem.*

² Il en faisait des réactions chimiques réversibles, conformément au modèle psychophysiologique proposé pour la vue par G.E. Müller. Voir Köhler, *Psychologie de la forme*, p. 63 et p. 176 ; et *Die physischen Gestalten*, p. 3-4 (SB 21) et p. 244-245 (SB 50-51).

relations causales du processus qui lui correspond, celles-ci fussent-elles « manifestes », c'est-à-dire elles-mêmes directement corrélées à des relations *phénoménales* entre les sensations absolues ainsi modifiées.

Cette théorie des relations causales « manifestes », qui est l'apport propre de la psychologie de la forme à la question du parallélisme psychophysique, présente toutefois un grand avantage sur *toutes* les autres théories qui pourraient être formulées pour rendre compte des structures phénoménales, me semble-t-il. Elle *seule* permet en effet réellement d'envisager sans faute logique initiale que des relations puissent être *immédiatement* senties sans que des termes phénoménaux aient à apparaître pour les soutenir : comme le disait très bien Koffka dans « Perception », dès lors que les relations causales n'ont besoin que de *stimuli* pour être fondées, elles dispensent enfin des *sensations* atomistes pour fonder les structures phénoménales du sensible. Ce n'est le cas dans aucune théorie des qualités de forme qui ferait encore reposer celles-ci sur une « interprétation », en quelque manière que ce soit, puisque toute interprétation suppose, non seulement un donné pour fonder les structures qui résultent de l'interprétation, mais encore et surtout un donné *phénoménal* pour permettre à l'interprétation de s'exercer : c'est ce qu'on peut constater par exemple chez Sartre et Merleau-Ponty aussi bien, finalement, que dans la tradition criticiste à laquelle ils voulaient s'opposer¹. Les notions de « motivation » et de « situation » restent des notions du type de l'interprétation, quelque soit la manière dont on cherche à les comprendre. Même pour fonder une théorie structurale de la sensation, la conception naturaliste de Koffka présente donc un avantage certain, et probablement même définitif sur ses concurrentes², puisqu'elle seule permet de se passer de sensations conformes à l'hypothèse de constance pour fonder les « échelons » ou les prédicats structuraux auxquels on voudrait réduire les sensations finalement perçues. Il y avait toutefois, chez Koffka, une certaine contradiction, qu'a très bien vue Merleau-Ponty, à admettre *à la fois* que les « structures » sensorielles

¹ Voir mon article : Trémault, Éric, « Sartre's 'Alternative' Conception of Phenomena in *Being and Nothingness* », in *Sartre studies international*, Vol. 15 Issue 1, Berghan Journals, 2009, p. 24-39 ; et ma thèse : *Structure et sensation dans la psychologie de la forme, chez Maurice Merleau-Ponty et William James*, p. 362 suiv.

² Je mets ici de côté les théories néo-hégéliennes classiques, qui partent quant à elles avec une bonne longueur d'avance, dans la mesure où elles ont recours à Dieu ou à l'Absolu. Toutefois elles perdent rapidement cet avantage lorsqu'il leur faut expliquer comment *nous* pouvons percevoir ou connaître seulement *certaines* des relations que Dieu connaît ou produit, sans connaître toutes les autres : ce sur quoi James et Merleau-Ponty ont l'un et l'autre très bien insisté.

puissent être internes à leurs termes phénoménaux *et* qu'elles puissent être des relations causales *manifestes* : car s'il y a bien une caractéristique des relations causales du point de vue épistémologique ou phénoménologique, c'est qu'elles soient contingentes et donc externes à l'égard de leurs termes phénoménaux (outre évidemment qu'elles entraînent des modifications réelles elles-mêmes contingentes dans ces termes). C'est donc en toute logique que Merleau-Ponty refusait à ces structures de la sensation un fondement naturaliste, dès lors qu'il *prenait comme acquises* les conclusions de Koffka concernant leur caractère de relations internes directement constitutives. Mais nous avons vu que parler de relations internes directement constitutives, ce n'était finalement rien d'autre que parler de ces relations *pour elles-mêmes*, indépendamment de leurs termes. Nous pouvons donc continuer à supposer pour les « structures » de Koffka un fondement causal si nous les traitons désormais comme des relations externes. On rend d'ailleurs ainsi très aisément concevable en définitive qu'elles puissent entraîner des modifications concomitantes contingentes dans leurs termes, puisque c'est presque un truisme de dire qu'une relation causale peut modifier ses termes. Merleau-Ponty, au contraire, lorsqu'il reprenait la théorie structurale de Koffka, avait pour spécificité par rapport à lui de refuser de fonder les « structures » phénoménales sur des relations causales, et donc de refuser le principe d'isomorphisme gestaltiste¹. Ainsi, il avait selon moi doublement tort. D'une part, en prenant la théorie structurale de Koffka comme acquise ; d'autre part, en ne retenant pas d'elle ce qui faisait probablement sa plus grande force, à savoir précisément son sous-bassement naturaliste.

Il me semble enfin qu'à partir de structures externes ainsi directement fondées sur des relations causales, on peut en fait rendre compte de l'ensemble des phénomènes sur lesquels Koffka asseyait initialement sa conception structurale des sensations. Lorsqu'un stimulus (ou le processus physiologique qui lui correspond linéairement dans le cerveau) correspond à la moyenne des stimuli chromatiques reçus, il tend à apparaître « blanc ». Il ne s'agit pas de nier qu'il apparaisse réellement blanc. Simplement, il fonctionne alors, selon la conception même de Koffka, comme une norme *causale*, comme un niveau d'équilibre auquel *tendent* les autres processus selon la loi de Prägnanz², bien qu'ils soient contraints par la topographie à demeurer différents. Il pouvait donc sembler d'abord qu'il faille expliquer les

¹ Voir *La structure du comportement*, chapitre III, notamment, et ma thèse, *Structure et sensation dans la psychologie de la forme, chez Maurice Merleau-Ponty et William James*, p. 332 suiv.

² Voir plus haut, p. 20, note 5.

couleurs phénoménales comme corrélats de ces forces causales : elles ne seraient que divers degrés sur une échelle d'écart dynamiques manifestes à l'égard de la norme « blanc ». Mais, en fait, les forces en question ne peuvent pas être sans effet sur les processus physiologiques absolus qu'elles unissent réellement. Il n'est donc pas impossible que l'effet des forces sur le processus qui joue en leur sein le rôle de niveau soit toujours à terme de le rendre réellement « blanc » ; et qu'elles transforment de même la « couleur » des processus absolus correspondant aux différentes figures conformément à leur écart objectif par rapport à ce niveau. Comme je le montre ailleurs, c'est en ce sens que vont finalement les analyses de Koffka à l'époque des *Principes*¹. En revanche, si mes analyses sont correctes, il est bien cette fois logiquement impossible de réduire les couleurs à de purs échelons relationnels. De même, que l'enfant et (dans une moindre mesure) l'animal ne réagissent pas aux couleurs, cela n'implique pas qu'ils ne les *sentent* pas pour elles-mêmes, mais cela implique seulement qu'elles ne les *intéressent* pas, ce qui pourrait très bien résulter seulement de la détermination *relationnelle* insuffisante qu'elles prendraient évidemment dans la perception primitive : elles pourraient très bien par exemple être *senties* rouges et bleues, quoiqu'elles soient seulement déterminées relationnellement par leurs différences au sein du champ *actuel*, de sorte qu'elles ne seraient alors pas appréhendées relationnellement *comme* rouges et bleues — car cela supposerait qu'elles soient situées précisément au sein de la série complète des couleurs, qui n'est pas encore connue, du moins pas comme telle. En termes jamesiens, nous aurions d'elles une connaissance par accointance, mais nous n'en saurions que très peu *sur* elles. Elles ne seraient donc pas *reconnues comme* rouges ou bleues (mais seulement comme « cela » qui diffère d'une manière déterminée de « ceci »), et donc pas intéressantes comme telles. Ainsi, l'absence d'une détermination *relationnelle* précise n'implique pas l'absence d'une détermination *réelle* précise des couleurs : il faut distinguer le *sens* chromatique primitif des couleurs, de ces couleurs elles-mêmes. Du fait de la structuration phénoménale et causale immédiate du champ, des « échelons chromatiques » pourraient apparaître primitivement, mais ils n'en demeureraient pas moins de pures valeurs structurales, réductibles, donc, à la structure chromatique phénoménale elle-même, et ils ne pourraient comme tels que qualifier *extérieurement* les couleurs, qui resteraient logiquement *en elles-mêmes* des qualités irréductibles, puisqu'elles pourraient être abstraites et considérées pour elles-mêmes, contrairement à

¹ Voir ma thèse, *Structure et sensation dans la psychologie de la forme, chez Maurice Merleau-Ponty et William James*, p. 233-234.

eux. Cette possibilité d'abstraire les couleurs ne se concevrait pas si elles devaient se réduire à des prédicats relationnels : il faut donc bien les prendre en compte comme des absolus irréductibles dans notre ontologie.

Références

- Benoist J. (2009), *Sens et sensibilité*, Cerf, « Passages ».
- Bradley F.H. (1897), *Appearance and Reality : a metaphysical essay*, seconde édition augmentée, Swan Sonnenschein, Library of philosophy, London.
- Cassirer E. (1929), *La philosophie des formes symboliques 3 : La phénoménologie de la connaissance.*, traduction Claude Fronty, Minit coll. « Le sens commun », 1972, 616 p.
- Clementz F. (2004), « Réalité des relations et relations causales », in Jean Maurice Monnoyer (éd.), *La structure du monde : objets, propriétés, états de choses*, Vrin, Paris, p. 495-521.
- Clementz F. (2008), « Russell et la querelle des relations internes », texte disponible sur :
<http://www-lipn.univ-paris13.fr/~schwer/PEPSRELATIONSSLIDES/ClementzSem>
- Clementz F. (2009), « Retour sur les relations internes », texte disponible sur :
<http://www-lipn.univ-paris13.fr/~schwer/PEPSRELATIONSSLIDES/ClementzColloque>
- Cornelius H. (1892), « Über Verschmelzung und Analyse », *Vierteljahrschrift für wissenschaftliche Philosophie*, vol. 16, p. 404-446 ; n°17, 1893, p. 3-75.
- Descombes V. (1996), *Les institutions du sens*, Les éditions de minuit, « Critique », Paris.
- Dewalque A. (2012), « Intentionnalité *cum fundamento in re*. La constitution des champs sensoriels chez Stumpf et Husserl », *Bulletin d'analyse phénoménologique VIII I*, 2012 (Actes 5), texte disponible sur :
<http://popups.ulg.ac.be/bap/document.php?id=513>
- Ellis W.D. (éd.) (SB), *A Source Book of Gestalt Psychology*, The Gestalt Journal Press, Highland, New York, 1997 (reproduction verbatim de Routledge & Kegan Paul, London, 1938).
- Fisette D. et Frechette G. (2003) « Le legs de Brentano », in *À l'école de Brentano , de Würzburg à Vienne*, Vrin, « Textes philosophiques », p. 13-160.
- Fisette D. (2011), « Stumpf and Husserl on Phenomenology and Descriptive Psychology », in *Carl Stumpf – From Philosophical Reflection to Interdisciplinary Scientific Investigation*, S. Bonacchi & G.-J. Boudewijnse (éds.), Krammer, Wien, p. 153-168.
- Green T.H. (1883), *Prolegomena to Ethics*, British Moral Philosophers, Clarendon Press, 2004.
- Gurwitsch A. (1957), *Théorie du champ de la conscience*, traduction de M. Butor, Desclée de Brouwer.

- Husserl E. (1896), *Philosophie de l'arithmétique*, traduction Jacques English, PUF, 1992.
- Husserl E. (1905), *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, traduction de H. Dussort, PUF, coll. « Épiméthée », Paris, 1991 (3^e édition).
- Husserl E. (1913), *Recherches logiques*, Tome 2, Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance, Deuxième partie, *Recherches III, IV et V*, Traduction de Hubert Elie, Arion L. Kelkel et René Schérer, PUF, coll. « Épiméthée », 1993 (3^e édition).
- Hylton P. (1990), *Russell, Idealism and the Emergence of Analytic Philosophy*, Clarendon Press, Oxford.
- James W. (1890), *Principles of Psychology*, volumes I & II, Henry Holt & Co, New York, 1890.
- James W. (1892), *Précis de psychologie*, traduction de Nathalie Ferron, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2003.
- James W. (1895), « The Knowing of Things Together », in *Collected essays and reviews*, Longmans green and Co., New York, 1920.
- James W. (1912), *Essais d'empirisme radical*, traduction de Guillaume Garreta et Mathias Girel, Agone, « Banc d'essais », Marseille, 2005.
- Koffka K. (1922), « Perception : An introduction to the Gestalt-theorie », *Psychological Bulletin*, 19, p. 531-585.
- Koffka K. (1924), *The Growth of the mind, An introduction to Child-Psychology*, traduit en anglais par Morris Robert Ogden, Harcourt, Brace & Co., New York, 1927 (2^e édition, 2^e impression), réédité par Kessinger Publishing, « Kessinger Legacy Reprints », 2007.
- Koffka K. (1932), « Some Remarks on the Theory of colour Constancy », *Psychologische Forschung*, Vol.16, p. 329-354.
- Koffka K. (1935), *Principles of Gestalt Psychology*, Harcourt Brace & World, Inc., New York (A Harbinger Book, 1963).
- Köhler W. (1929), *Psychologie de la forme*, traduction de Serge Bricianer, Gallimard, NRF, « Idées », 1964.
- Köhler W., *The selected papers of Wolfgang Köhler*, éd. Mary Henle, Liveright Publishing Corporation, New York, 1971.
- Merleau-Ponty M. (1942), *La structure du comportement*, PUF, Quadrige, Paris, 1990.
- Merleau-Ponty M. (1945), *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, TEL, Paris, 2010.
- Merleau-Ponty M. (1948), *Sens et non-sens*, Gallimard, NRF, Paris, 1996.
- Merleau-Ponty M. (1949-1952), *Psychologie et pédagogie de l'enfant, Cours de Sorbonne 1949-1952*, Verdier, philosophie, Paris, 2001.
- Merleau-Ponty M. (1960), *Signes*, Gallimard, NRF, Paris, 1996.
- Metzger W. (1928), « Certain Implications in the Concept of Gestalt », *The Gestalt Archive, American Journal of Psychology*, 40, p. 162-166.

- Milanese A. (2007), « Sensation et phantasme dans le *De Corpore* », in *Hobbes : nouvelles lectures*, Lumières, n°10, PU Bordeaux, p. 29-44.
- Perry R.B. (1935), *The Thought and Character of William James*, Volume I: Inheritance and vocation, Little, Brown & Co, Boston.
- Perry R.B. (1936), *The Thought and Character of William James*, Volume II: Philosophy and Psychology, Humphrey Milford Oxford University Press, London.
- Smith B. (1988), « Gestalt psychology: An essay in philosophy », in *Foundations of Gestalt theory*, Barry Smith (éd.), Philosophia Verlag, Munich and Vienna, 1988, p. 11-81.
- Stumpf C. (1883), *Tonpsychologie*, I, Hirzel, Leipzig.
- Stumpf C. (1890), *Tonpsychologie*, II, Hirzel, Leipzig.
- Trémault É. (2009), « Sartre's 'Alternative' Conception of Phenomena in *Being and Nothingness* », *Sartre studies international*, Vol. 15 Issue 1, Berghan Journals, p. 24-39.
- Trémault É. (2013), *Structure et sensation dans la psychologie de la forme, chez Maurice Merleau-Ponty et William James*, thèse sous la direction de Jocelyn Benoist, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, 2013. Texte disponible sur : http://www.academia.edu/2449951/Structure_et_sensation_dans_la_psychologie_de_la_forme_chez_Maurice_Merleau-Ponty_et_William_James